(2



SOPHIE PRINTEMPS

PAR

Alexandre Dumas fils.







BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1853

I

Trois ans avant les événements que nous venons de raconter, à onze heures du matin, M. de Mérey avait quitté sa maison de la rue de la Paix, était monté dans sa voiture et s'était fait conduire devant une des plus belles maisons du boulevard Saint-Martin.

Arrivé là, il avait demandé au concierge :

— M. Dogmann.

— Au premier, au-dessus de l'entre-sol.

M. de Mérey monta à l'étage indiqué, tourna le bouton d'une grande porte sur laquelle on

avait écrit : *bureau et caisse,* et se trouva, après avoir traversé l'antichambre, dans une salle dont le grillage latéral, les rideaux de soie verte, et les grands livres ouverts devant trois commis chiffrant à qui mieux mieux, indiquaient suffisamment une maison de banque.

Il demanda une seconde fois M. Dogmann.

Un des commis, sans lever la tête de dessus son registre, répondit :

— La porte en face.

M. de Mérey ouvrit cette porte comme il avait ouvert la première, et se trouva dans un salon meublé avec un riche mauvais goût, où flambait un grand feu, et où, quelques instants après, parut, en robe de chambre, un homme à peu près du même âge que lui, mais dont le visage rougeaud, marqué de la petite vérole, aux yeux petits, au nez court, à la bouche sèche et démeublée, manquait non-seulement de toute distinction, mais, à en croire les apparences, dénotait une âme commune et fausse.

— Bonjour, mon cher M. Dogmann, dit cependant M. de Mérey à cet homme qui s'avançait

vers lui en le regardant comme on regarde les gens qu'on ne connaît pas, et en frottant l'une contre l'autre ses mains que, du reste, il avait assez belles et assez blanches.

— Bonjour, monsieur, répondit le banquier. Veuillez me dire à qui j'ai l'honneur de parler.

— Vous ne me reconnaissez pas?

— Non, en vérité.

— Je suis donc bien changé?

— Ou j'ai bien mauvaise mémoire.

— Celle du cœur pourrait suppléer à celle des yeux, mon cher M. Dogmann. Je suis M. de Mérey.

— Ah! c'est vrai. Excusez-moi, M. le baron, répondit M. Dogmann en pâlissant légèrement; excusez-moi, je m'attendais si peu à votre visite. Asseyez-vous donc, je vous en prie.

M. de Mérey s'assit.

— Eh bien, mon cher M. Dogmann, vous avez donc fait fortune depuis que nous nous sommes vus?

— Fortune, fortune, ce n'est pas le mot; mais, enfin, les affaires vont un peu.

— C'est peut-être moi qui vous ai porté bonheur.

M. Dogmann ne répondit rien.

— Votre temps doit être précieux, continua M. de Mérey, qui, du reste, ne tenait pas à faire longue conversation avec ce personnage; je vais donc aller droit au fait. Tandis que vous faisiez fortune, mon cher M. Dogmann, moi j'ai à peu près mangé la mienne. Je prends des arrangements pour l'avenir. Je suis forcé de me rappeler les noms des personnes à qui j'ai eu jadis l'occasion de rendre service, et de venir, surtout à celles que, comme vous, le sort a favorisées, redemander, à mon grand regret, ce que j'ai eu le plaisir de leur prêter.

— De leur prêter! répéta M. Dogmann comme s'il n'eût pas bien compris.

— Oui, de leur prêter. Or, vous êtes, mon cher monsieur, mon seul et dernier débiteur.

— Pardon, M. le baron, mais je crois que vous faites erreur.

— Comment! erreur, mon cher M. Dogmann? est-ce qu'il faut réveiller toutes vos mémoires

les unes après les autres? Vous avez la léthargie des sentiments, permettez-moi de vous le dire, mais si vous y tenez absolument, pour la régularité de nos positions respectives, je vais vous parler un peu du passé.

Ces dernières paroles avaient été prononcées avec l'intonation d'un homme de cœur qui ne savait pas être un créancier et qui commençait à s'impatienter des façons de son débiteur.

— Vous êtes bien M. André Dogmann? reprit M. de Mérey.

— Oui.

— Israélite?

— Parfaitement.

— Né à Munich?

— Né à Munich.

— Vous êtes bien venu à Paris, il y a dix ans?

— C'est vrai.

— Peu riche?

— Fort pauvre.

— Mais intelligent?

M. Dogmann s'inclina comme pour remercier M. de Mérey de ce mot qui, dans la bouche

du baron, à ce moment de leur entretien, avait certainement une autre signification que celle que le banquier lui prêtait.

M. de Mérey reprit :

— Peu après votre arrivée à Paris, un de mes amis, à qui vous aviez eu occasion de rendre quelques services, disait-il, vous adressait à moi. Vous faisiez assez promptement l'escompte pas par vous-même, puisque vous n'aviez pas d'argent, mais par l'entremise de ces usuriers de Paris qui tiennent à faire rapporter incognito à leur argent le double ou le triple de l'intérêt légal. Je faisais beaucoup de dépenses, j'avais souvent besoin d'argent ; vous pouviez m'être utile, je vous accueillis, et je vous confiai quelques lettres de change que vous me fîtes escompter à vingt ou vingt-cinq pour cent. Je ne vous en fais pas de reproches ; l'argent est une si bonne chose qu'on ne saurait l'acheter trop cher. D'ailleurs, l'argent ne venait pas de vous, ce n'était pas vous qui me rançonniez. Je n'avais donc rien à dire. Ma mémoire est-elle fidèle ?

— Parfaitement, M. le baron.

— Cependant vous gagniez bien un courtage sur le prêteur, et vous aviez soin d'en réclamer au moins autant de celui qui empruntait. C'était tout naturel, et ce ne serait pas la peine de faire ce métier-là, s'il ne devait rien rapporter. De courtage en courtage, vous vous vîtes, un jour, à la tête de cinquante mille francs qui ne devaient rien à personne, comme on dit en pareil cas, je crois, et l'envie vous prit de faire la petite banque pour votre compte personnel; mais cinquante mille francs, ce n'était pas assez, vous ambitionniez une mise de fonds de cent mille : c'était donc cinquante mille francs à trouver encore. Vous aviez une grande confiance en moi, continua M. de Mérey d'un ton légèrement railleur; j'avais payé exactement toutes les traites que vous aviez bien voulu endosser, et, pour comble de bonheur, je venais de faire un nouvel héritage de cinq cent cinquante mille francs. Cet appoint de cinquante mille francs vous fit naître une idée, à vous, mon cher M. Dogmann, qui aimez les comptes ronds, et

un beau matin, vous vîntes tout bonnement, tout franchement, tout rayonnant, je crois, me demander, en m'offrant toutes les garanties possibles, de vous prêter cette différence de cinquante mille francs, qui n'étaient pas grand'-chose pour moi, qui pouvaient vous aider à faire votre fortune, et dont vous me proposiez de me servir les intérêts à dix. L'offre était un peu blessante. Les gens qui empruntent et qui payent l'argent à vingt-cinq pour cent n'ont pas l'habitude de le prêter à dix, ni même à cinq. Ils le prêtent, voilà tout. C'est ce que je fis. Vous m'aviez été utile dans un temps, je pouvais vous obliger à mon tour, je ne vis dans votre proposition d'intérêts que l'habitude des affaires; je vous la pardonnai aussi facilement que vous me l'aviez faite, et, comme j'avais sous la main les titres de rente de ces cinq cent cinquante mille francs, j'en détachai la fraction dont vous aviez besoin et je vous la remis. Est-ce bien exact?

— Parfaitement exact.

— Votre délicatesse tint à me faire au moins

un reçu de cette somme avec l'obligation pour vous de me la restituer soit en argent, soit en valeurs ayant cours, à ma première réquisition. Je pris ce reçu. Ne pas le prendre eût été vous offenser. Je le mis dans un tiroir et je partis peu de temps après pour un assez long voyage. Ce voyage, de mauvaises spéculations qu'on me fit faire, mes goûts particuliers, mes dépenses personnelles, compromirent ma fortune; je revins en France, il y a deux mois; je payai mes dettes, je fis le total de ce qui me restait et je me trouvai à la tête de deux cent mille francs, c'est-à-dire de dix mille livres de rente. Vous me connaissez assez, mon cher M. Dogmann, pour savoir qu'il m'est impossible de vivre avec un pareil revenu. Je pris donc une grande résolution. Je fis quatre parts de cinquante mille francs chacune, je plaçai chacune de ces parts dans un tiroir différent, et je me dis que j'avais ainsi quatre années à vivre de ma vie d'autrefois, après quoi je me brûlerais la cervelle comme un honnête homme qui ne veut duper personne, ou si vous l'aimez mieux, comme un

philosophe qui a joui de la vie, à qui quatre années suffisent pour l'user définitivement, et qui, ayant joué souvent avec la mort, ne la craint pas. Mais, en fouillant dans mes tiroirs, en les purgeant de leurs papiers inutiles pour faire place aux cinquante mille francs de chaque année, je retrouvai votre reçu que, je dois vous le dire, j'avais complétement oublié. C'étaient justement cinquante mille francs que je retrouvais, c'est-à-dire une année à ajouter aux quatre autres. Si philosophe que je sois, cette découverte me fit plaisir. Cependant, il me restait à savoir si vous étiez en position de me rendre cette somme, car si de votre côté vous aviez été dans de mauvaises affaires, je ne vous eusse jamais reparlé de cette dette, et ne serais pas venu ramasser une année d'existence dans la gêne de la vôtre. Je pris des informations, et j'appris que M. André Dogmann, grâce à son intelligence, avait fait sa fortune, qu'il jouissait d'une grande considération, qu'il avait une bonne maison de banque, boulevard Saint-Martin, et qu'il était enfin en mesure de me rendre

ce que j'avais eu autrefois le plaisir de lui prêter. Je pris le reçu de M. André Dogmann, j'arrivai chez lui, il ne me reconnut pas tout de suite, ce qui n'a rien d'étonnant, car je dois être changé; il ne se rappela pas aussitôt cette dette, ce qui n'est pas extraordinaire, puisque moi-même je l'avais oubliée, et que la bonne fortune a autant le droit d'être oublieuse que la mauvaise, et je lui rendis son reçu, en lui demandant, non pas la somme, si cette restitution le gênait en ce moment, mais un crédit de cinquante mille francs sur son excellente maison.

Là-dessus M. de Mérey tira de sa poche le reçu du banquier et le remit à M. Dogmann.

Celui-ci le considéra quelques instants, plus longtemps même qu'il ne fallait pour en prendre connaissance; mais il avait besoin de ce temps pour composer son visage et préparer la mise en scène de sa réponse.

— Tout cela est bien exact, M. le baron, répliqua-t-il sans relever les yeux, et nous allons régler nos comptes, ce que j'eusse été le premier à faire, si j'avais connu votre retour.

Le banquier déposa le reçu sur la cheminée et sonna.

Un commis parut.

— Apporte-moi le compte de M. le baron de Mérey.

Le commis se retira et reparut deux ou trois minutes après sans que les deux interlocuteurs eussent échangé une parole de plus.

M. Dogmann s'était assis d'avance à une table, avait approché un encrier et s'était mis, sur une belle feuille de papier blanc, à faire des additions, des multiplications, après avoir feuilleté une à une chacune des feuilles que le commis lui avait apportées.

Enfin, il se leva, et sans s'approcher de M. de Mérey :

— M. le baron, lui dit-il, je vous prie de me pardonner mon premier manque de mémoire. Je n'avais pas oublié le service rendu, mais au milieu de mes nombreuses affaires, je ne m'en rappelais pas très-bien les détails. Voici notre petit compte : Effets de Mérey, quarante mille francs. Intérêts et frais, deux mille cinq cents

francs. Total, quarante-deux mille cinq cents francs, qui, déduits d'une somme de cinquante mille dont vous avez le reçu, réduisent ma créance à sept mille cinq cents francs que je vais vous faire compter à l'instant même.

M. de Mérey regarda M. Dogmann comme on regarde un fou.

— Quarante-deux mille cinq cents francs! dit-il; je ne comprends pas.

— C'est pourtant bien simple, M. le baron. Le reçu dit que je puis vous payer en valeurs ayant cours; moi qui sais mieux que personne que votre signature est une de ces valeurs-là, je vous paye avec des billets ou plutôt avec des traites de vous.

— Des traites de moi?

— Oui, M. le baron.

— Et sur qui ces traites?

— Sur un M. Legris qui me les a passées. Voyez plutôt.

En disant cela, M. Dogmann passait à M. de Mérey quatre papiers timbrés portant chacun en souscription :

« Accepté pour la somme de dix mille francs. »

Et la signature du baron.

Les traites avaient été remplies par ce M. Legris et passées à l'ordre de M. Dogmann. Elles avaient été présentées chez le baron pendant son absence; le protêt avait été fait, le jugement avait été rendu, la contrainte par corps avait été signifiée, et, pour faire arrêter M. de Mérey, il n'y avait qu'à remettre aux gardes du commerce ces pièces parfaitement en règle.

Le baron les considéra avec attention.

— Y a-t-il quelque erreur? demanda M. Dogmann avec une impudence rare.

M. de Mérey le regarda dans le blanc des yeux, comme on dit, et sentit le rouge de la colère et de la honte lui monter aux joues.

— Non, monsieur, répondit le baron, ces traites sont bien de moi; seulement je n'en ai jamais reçu l'argent, car elles m'ont été volées.

— Par qui donc?

— Par vous!...

II

— Volés par moi, répéta M. Dogmann ; savez-vous bien ce que vous dites, M. le baron ?

— Parfaitement. Ces traites, je me le rappelle on ne peut mieux, je vous les ai remises, pour les faire escompter, à une époque où j'avais besoin d'argent. Je suis parti sans que vous m'ayez remis ni l'argent ni les traites. J'avais confiance en vous. Je n'ai pas songé à vous redemander ces titres. J'ai eu tort, puisque vous deviez en faire l'usage que vous faites.

En disant cela, M. de Mérey prenait sur la cheminée le reçu du banquier, et le tenant de la main gauche tandis qu'il tenait les traites de la main droite :

— Voulez-vous que je vous montre ce que c'est qu'un honnête homme? reprit-il. Je n'ai qu'à déchirer ces traites qui m'appartiennent et à garder ce reçu, j'aurai fait ce que je puis faire et il faudra bien que vous me payiez; mais je crois que l'argent d'un coquin porte malheur et je n'en veux pas. Vous me volez non-seulement cinquante mille francs, M. Dogmann, mais une année d'existence, et la meilleure, la dernière. Que Dieu l'ajoute à votre vie et que la chose vous porte bonheur! mais j'en doute.

M. de Mérey prit le reçu et les traites, déchira le tout et jeta les morceaux au feu.

— Vous ne me devez plus rien, dit-il.

Ces dernières paroles furent prononcées avec la dignité d'un gentilhomme qui chasse un laquais.

M. Dogmann n'y fut pas tout à fait insensible, et, tout en ne voulant pas perdre le gain

de sa mauvaise foi, il n'osait plus la soutenir jusqu'au bout. Il essaya de transiger.

— Je vous assure, M. le baron..., dit-il.

— Assez! interrompit M. de Mérey en se dirigeant vers la porte.

— Mais il y a sept mille cinq cents francs à vous remettre.

— Je vous les donne. La leçon vaut bien encore cela ; seulement, mon cher M. Dogmann, ne vous trouvez jamais sur le même chemin que moi, car, une fois sorti de chez vous, partout où je vous rencontrerai, je compte vous casser la figure à coups de canne.

Là-dessus, M. de Mérey, qui avait remis depuis longtemps son chapeau sur sa tête, quitta le salon du banquier qu'il laissa assez interdit de cette menace que M. Dogmann le savait homme à exécuter.

En effet, peu de temps après cette scène, M. de Mérey passait dans sa voiture avec un de ses amis dans une des rues les plus fréquentées de Paris, quand il aperçut M. Dogmann sur le trottoir.

Le baron fit arrêter sa voiture, en descendit tranquillement, en priant son ami de l'attendre une minute, marcha droit au banquier, et, sans lui dire une parole, lui donna une paire de soufflets, puis il remonta dans sa voiture, en disant : « Allez, cocher, » et sans faire attention aux groupes curieux qui s'étaient formés autour de ce bon M. Dogmann, lequel commença à comprendre que s'il est facile de voler un honnête homme, il y a quelque danger à l'avoir volé !

En outre, il resta bien convaincu que, toutes les fois que le baron le rencontrerait, la même scène aurait lieu.

M. Dogmann apaisa de son mieux les sollicitudes qui l'entouraient, et lui conseillaient de porter plainte en s'apitoyant sur son sort, et il rentra chez lui.

Là, il réfléchit à sa situation.

Il avait trois partis à prendre.

Le premier était de ne rien dire et de quitter Paris pour échapper aux scandales que feraient naître tôt ou tard les représailles on ne peut plus

simples du baron; mais quitter Paris, c'était abandonner ses affaires en voie de prospérité, c'était manquer sa fortune, et, dans la balance d'un homme de son espèce, l'intérêt devait l'emporter sur toute autre chose, même sur la question d'honneur.

Le second parti, c'était de porter plainte contre M. de Mérey; mais cette plainte amènerait des explications publiques, et bien que le baron n'eût que sa parole à opposer aux registres que M. Dogmann montrerait, l'affirmation d'un homme convaincu de son droit n'est pas chose qu'on démente commodément, malgré tout l'aplomb possible, et M. Dogmann pourrait bien ne pas sortir blanc comme neige d'une affaire de ce genre.

Enfin le troisième parti, c'était de se repentir de sa mauvaise action, et de restituer les cinquante mille francs à leur véritable propriétaire. C'était dur, c'était même humiliant, mais enfin c'était le moyen qui avait le mérite d'être le plus honorable, en même temps que le plus avantageux.

Après en avoir cherché beaucoup d'autres et avoir réfléchi pendant plusieurs jours sans sortir, M. Dogmann se rendit chez M. de Mérey.

Quand on l'annonça au baron, celui-ci, qui ne soupçonnait pas la cause de cette visite, se demanda ce que M. Dogmann pouvait venir faire chez lui.

Peut-être lui demander raison ? C'était bien invraisemblable...

Enfin, il reçut son ancien homme d'affaires, par curiosité.

— Eh bien, mon cher M. Dogmann, lui dit-il, à quoi dois-je l'honneur de votre visite?

— Vous avez été bien cruel pour moi, M. le baron!

— Vous trouvez?

— Oui; mais j'espère que chez vous...

— Oh! vous n'avez rien à craindre ici, vous le savez bien.

— Mais quelles sont vos intentions, M. le baron?

— Mes intentions?

— Oui.

— A quel sujet?

— A mon sujet.

M. Dogmann prononça ces paroles avec une humilité presque touchante.

M. de Mérey commença à croire que le soufflet donné pourrait bien avoir porté ses fruits.

— Mes intentions, mon cher M. Dogmann, répondit-il, mais je ne vous les ai pas cachées.

— Ainsi, M. le baron...

— Ainsi, partout où je vous rencontrerai, je me payerai, à mon grand regret, comme je l'ai fait l'autre jour, les intérêts de mes cinquante mille francs, intérêts qui, je vous en préviens, n'éteindront jamais le capital.

— C'est votre résolution bien arrêtée?

— J'en ai même pris encore une tout récemment.

— Laquelle?

— Celle de vous brûler la cervelle une heure avant de me tuer.

M. Dogmann savait que M. de Mérey le ferait comme il le disait. Il n'hésita donc plus.

— Soit, M. le baron, dit-il, je cède.

— Qu'entendez-vous par là?

— Je vous rendrai vos cinquante mille francs.

— Sérieusement ?

— Sérieusement.

— Oh ! mais c'est une assez bonne idée qui vous est venue. Seulement, outre qu'elle vous est venue un peu tard, elle a l'air de vous coûter beaucoup.

M. Dogmann soupira.

M. de Mérey ne put s'empêcher de rire.

— C'est donc bien triste, reprit-il, de se séparer de cinquante mille francs, même quand ils ne vous appartiennent pas?

— Il faut être dans les affaires pour le comprendre, répondit M. Dogmann avec une naïveté au-dessus de tout éloge, en tirant péniblement de sa poche les valeurs qu'il avait à remettre à son créancier et en les considérant avec tristesse, comme une mère au moment de quitter ses enfants.

— Ma foi, voilà un type, se dit le baron, et il ne sera pas dit que je l'aurai vu pour rien.

Ainsi, continua-t-il, vous regardiez cet argent comme vôtre?

— Dame! songez que j'ai de la famille, M. le baron.

— Des enfants?

— Oui. Et une femme.

— Que vous aimez?

— Beaucoup.

— On aime donc dans les affaires?

— Après la bourse, il faut bien se distraire un peu.

— M. Dogmann!

— M. le baron?

— Je suis au regret de ce qui s'est passé entre nous.

— Vraiment?

— Oui.

— Pourquoi?

—D'abord parce qu'on a toujours tort de battre un homme qui ne se bat pas; ensuite, parce que vous êtes un bon homme très-amusant. Si vous m'aviez parlé ainsi quand je suis allé vous voir, j'aurais pris la chose en gaieté, et nous n'au-

rions eu aucune discussion. Vous n'êtes donc pas brave, mon cher M. Dogmann?

— Hélas!

— Voilà où est votre faute. Quand on fait des farces comme celle que vous m'avez faite, il faut avoir le courage de les soutenir quand même; autrement, il faut se résoudre à être un honnête homme. Auriez-vous pris cette résolution?

— Avec des gens comme vous, il n'y a pas moyen de faire autrement. Enfin, j'ai cinquante mille francs à vous remettre; les voici. Veuillez me donner un reçu.

M. de Mérey donna le reçu demandé. M. Dogmann jeta un dernier regard d'adieu à ses billets de banque.

— Si vous avez besoin d'un banquier, M. le baron, je me recommande à vous.

Le mot était charmant.

M. de Mérey tira dix billets de mille francs du paquet que M. Dogmann venait de lui remettre.

— Mon cher M. Dogmann, lui dit-il, vous

m'avez obligé autrefois, et je ne crois pas m'être assez acquitté envers vous. Bien que vous soyez dans une tout autre position aujourd'hui, vous ne rougirez peut-être pas de recevoir vos honoraires arriérés du temps où vous étiez simplement homme d'affaires. Prenez ces dix mille francs dont vous achèterez un bijou quelconque à votre femme ; tâchez d'être honnête homme sans trop de regrets, et si je puis vous être bon à quelque chose, venez me voir.

Si M. Dogmann eût suivi son premier mouvement, il eût baisé les mains du baron. Il se retira tout joyeux. Il emportait quelque chose.

En somme, M. de Mérey se trouvait à la tête de quarante mille francs sur lesquels il ne comptait plus. Il se demanda s'il allait les garder pour une cinquième année à vivre, ou s'il allait les répartir sur les quatre années qu'il s'était adjugées. Grâce à sa philosophie, qui consistait à préférer la vie bonne à la vie longue, cette dernière idée lui parut la meilleure, et il se donna pendant quatre ans soixante mille livres de rente au lieu de cinquante mille.

Mais son histoire avec M. Dogmann ne devait pas en rester là.

Un mois peut-être après les événements que nous venons de raconter, on lui annonça le banquier.

M. Dogmann entra dans la chambre du baron, et celui-ci s'aperçut bien vite d'un changement sensible dans toute sa personne. M. Dogmann avait maigri, il avait pâli, il paraissait fort triste.

— Qu'avez-vous donc, cher M. Dogmann ?

— Oh! M. le baron, il m'arrive un grand malheur.

— Contez-moi cela.

— Je vous ai parlé de ma femme, n'est-ce pas?

— Parfaitement.

— Vous ai-je dit qu'elle est jolie?

— Non; mais vous m'avez dit que vous l'aimiez.

— Eh bien! M. le baron, devinez ce qui m'arrive.

— Votre femme est morte?

— Non ; mais j'avais un ami.

— Vous ! ne put s'empêcher de dire le baron avec une exclamation d'étonnement.

— Moi. Et j'avais en lui une confiance illimitée.

— Allait-elle jusqu'à lui prêter de l'argent?

— Il me doit plus de quinze mille francs.

— Il était jeune, votre ami ?

— Vingt-huit ans.

— Il venait souvent vous voir?

— Tous les jours.

— Ah ! mon pauvre M. Dogmann !

— Vous devinez donc?

— Pardieu ! Il vous a pris l'argent que vous lui offriez, et votre femme que vous ne lui offriez pas.

— Justement. Mais ce n'est pas tout.

— Il vous a peut-être rendu votre femme, le scélérat !

— Ce ne serait rien.

— Qu'est-il donc arrivé?

— Il est arrivé que, dans le premier moment de colère... vous savez comme je suis doux...

— Oui, je le sais.

— Eh bien! j'ai donné un soufflet à cet homme.

— C'est très-bien, cela, M. Dogmann.

— Vous trouvez cela très-bien!

— Oui, et me voilà tout à fait réconcilié avec vous.

— Que voulez-vous! il n'y avait pas autre chose à faire.

— Vous auriez pu faire un procès.

— Et mon honneur?

— Ah çà! mon cher M. Dogmann, vous êtes devenu un héros. C'est ainsi qu'il faut être toujours.

— Oui, mais nous ne sommes pas au bout.

— Votre ancien ami vous envoie demander raison?

— Voilà.

— Et vous venez me demander...

— D'être mon témoin. J'ai besoin, vous comprenez, moi qui n'ai pas l'habitude de ces choses-là, j'ai besoin d'un homme comme vous qui me soutienne, qui m'encourage, qui me conseille!

Moi qui étais si heureux! A qui ai-je fait du mal, pour qu'on m'en fasse ainsi?

— Mon cher M. Dogmann, je suis votre témoin, et un de mes amis m'assistera.

— Alors je puis indiquer ici le rendez-vous aux témoins de ce misérable.

— Oui, à trois heures.

Un froid passa sur le corps de M. Dogmann à l'idée de ce commencement de réalité.

— A quoi me ferez-vous battre? reprit-il.

— Soyez tranquille, mon cher M. Dogmann, je vous arrangerai bien cela, et le duel vous fera honneur, je vous en réponds.

Cette assurance ne parut satisfaire que médiocrement ce pauvre mari trompé.

III

La nature humaine est un assemblage des plus incroyables contradictions. Ce M. Dogmann, dont l'honneur avait accepté qu'il volât cinquante mille francs à M. de Mérey, chose dont il ne pouvait accuser que lui-même, ne pouvait faire accepter à son honneur que sa femme le trompât, chose dont il n'était nullement coupable; cet homme, à qui un soufflet, une insulte publique n'avait pas inspiré le courage d'un duel, voulait se battre pour un affront

ignoré, et qui pouvait rester inconnu. Il est vrai qu'avec l'argent madame Dogmann était le seul amour du banquier.

M. de Mérey éprouva une sorte de sympathie pour cet homme qui ne se donnait même pas la peine de discuter ses sensations, qui avait fait preuve de mauvaise foi en niant sa dette, de lâcheté en ne répondant pas à un soufflet, de repentir en rapportant l'argent, de cœur en souffletant le séducteur de sa femme, de courage en se disposant à lui rendre raison.

— Où allez-vous en sortant de chez moi? lui demanda le baron.

— Je vais chez quelques clients.

— Vous ne rentrez pas chez vous?

— Non.

— N'y rentrez pas avant de m'avoir revu.

— Je vous reverrai donc?

— Oui. Ne faut-il pas que je vous fasse connaître la décision que nous aurons prise avec les témoins de votre adversaire?

— Où vous reverrai-je?

— Ici, à cinq heures.

Le baron tendit la main à M. Dogmann, qui la lui serra avec reconnaissance.

— N'oubliez pas, répéta M. de Mérey au banquier pendant qu'il ouvrait la porte pour sortir, que j'attends ces messieurs à trois heures ici, et vous à cinq.

M. Dogmann sortit en faisant signe qu'il n'avait rien oublié.

Resté seul, le baron réfléchit quelques instants, puis il sortit à son tour.

— Maintenant, voyons la femme, se dit-il, et si elle vaut la peine que son mari tue ou se fasse tuer pour elle.

M. de Mérey avait une longue expérience des femmes, et il était capable de juger la première venue au bout d'une demi-heure de conversation.

Il se fit annoncer chez madame Dogmann.

On lui répondit que madame était à sa toilette, et on le pria d'attendre quelques instants.

Il était encore de bonne heure, une heure à peu près, madame Dogmann pouvait donc ne

pas avoir terminé sa toilette; mais le baron, doué d'une forte dose d'incrédulité en tout ce qui concernait le sexe enchanteur dont madame Dogmann faisait partie, se laissa supposer à lui-même que cette dame pouvait avoir une autre raison de ne pas paraître tout de suite.

A tout hasard, il laissa ouverte la porte par laquelle il était entré, qui donnait dans la salle à manger, et, s'adossant à la console placée entre les deux fenêtres, il prêta l'oreille et ne quitta pas cette porte des yeux.

Au bout de deux ou trois minutes, il lui sembla entendre un chuchotement dans une des chambres latérales, puis une porte s'ouvrit tout doucement, et l'ombre d'un homme traversa la salle à manger.

Cet homme avait son chapeau sur la tête.

— Voilà un homme mal élevé, se dit-il.

Au lieu de marcher tout droit vers la sortie de l'appartement, cet homme, qui avait paru au baron avoir l'âge que M. Dogmann donnait à son adversaire, s'arrêta, sans pouvoir être vu de M. de Mérey, pour causer avec la femme de

chambre. Mais le baron avait l'oreille fine, et il entendit sinon les paroles, du moins le murmure de cette conversation.

— Voilà le personnage en question, se dit-il. Madame Dogmann le reçoit encore après ce qui s'est passé. Mauvais indice pour madame Dogmann.

En ce moment, l'individu, objet de ces réflexions, quittait l'appartement. M. de Mérey s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la rue et vit sortir de la maison, le chapeau de côté, les mains dans ses poches et se dandinant en marchant, celui qu'il n'avait encore qu'entrevu dans la demi-teinte de la salle à manger.

— Allons, se dit-il, ou je me trompe fort, ou cet homme est un coquin.

Madame Dogmann parut.

C'était une fort gentille petite femme, avec un gai petit air de timidité niaise.

— Méfions-nous, pensa M. de Mérey.

Comme on le voit, le baron ne se démentait pas une seconde.

— Vous m'excuserez, monsieur, dit madame

Dogmann, mais je n'attendais pas de visite sitôt, et j'ai été forcée de vous faire attendre.

En même temps, elle priait M. de Mérey de s'asseoir, et, prenant la pose interrogative d'une femme qui se demande ce qu'on lui veut, elle s'asseyait en face de lui.

Celui-ci dressa tout de suite son petit plan de bataille et se lança à fond de train dans une franchise militaire.

— Madame, lui dit-il, la situation est grave. Vous savez que votre mari a donné un soufflet à quelqu'un?

Madame Dogmann fit presque un bond sur sa chaise. Elle avait entendu parler de M. de Mérey; elle avait eu connaissance de sa rencontre avec M. Dogmann et du résultat que cette rencontre avait eue pour ce dernier; elle avait même reproché à son mari sa pusillanimité à ce ce sujet; elle avait été jusqu'à lui dire qu'elle ne le reverrait que lorsqu'il aurait tiré satisfaction de cette insulte. Dieu me garde de supposer que madame Dogmann cachât une arrière-espérance dans le conseil de bravoure et de duel qu'elle

donnait à son mari ! Elle supposait donc que M. de Mérey revenait chez elle pour cette dernière aventure ou pour une affaire d'argent, peut-être même pour lui faire sa cour; mais elle ne soupçonnait pas qu'il fût initié aux événements intimes de sa vie depuis deux jours, et surtout qu'il allait les aborder aussi brutalement.

Sans lui donner le temps de se remettre, M. de Mérey reprit :

— Je connais toutes les raisons de cette insulte.

Cette fois, madame Dogmann ne bougea pas, mais elle rougit et ne put s'empêcher de baisser les yeux.

— Je ne m'explique pas bien, monsieur..., dit-elle avec embarras.

— Je vais vous l'expliquer, madame. M. Dogmann consent à se battre avec son adversaire qui, cependant, m'a tout l'air d'un coquin.

Madame Dogmann rougit encore plus, mais elle redressa la tête comme pour défendre celui qu'on attaquait.

— C'est mon opinion personnelle, reprit M. de Mérey. Je viens de voir ce monsieur sortir de chez vous, et il me déplaît profondément.

La pauvre femme comprit qu'il n'y avait pas à lutter contre un parti pris aussi inflexible que celui de son interlocuteur, et elle se contenta de lui demander :

— Voyons, monsieur, où voulez-vous en venir? Et n'oubliez pas que je suis une femme.

— M. Dogmann est venu me demander de lui servir de témoin.

— Et vous avez accepté?

— Oui, madame.

— Vous, avec qui il aurait dû se battre?

— Et avec qui, heureusement (heureusement est-il le mot, madame?), avec qui il ne s'est pas battu, car moi je l'aurais tué, tandis que j'ai tout lieu de penser que demain c'est lui qui tuera.

— Qui tuera, monsieur! s'écria madame Dogmann avec effroi.

— Oui, madame.

— Le duel aura donc lieu?

— Certainement, et c'est à ce sujet que je me suis permis de venir vous voir. Je ne suis plus un jeune homme; j'ai été ce qu'on appelle un mauvais sujet, mais je suis un bon gentilhomme et je connais la vie. Une femme peut donc se fier à moi. Voulez-vous être franche, madame, comme je serai franc avec vous?

— Je vous le promets.

— Eh bien, madame, je viens vous demander ce qu'il faut faire.

— Comment cela?

— Faut-il faire tuer votre mari ou son adversaire?

Madame Dogmann regarda le baron avec une véritable épouvante.

— Vraiment, monsieur? lui dit-elle naïvement, vous me faites trembler depuis que vous êtes ici.

— Voilà bien les femmes, dit tout haut M. de Mérey, elles amènent tout doucement, avec leurs blanches mains, avec leurs fins sourires, pour la

satisfaction de leurs petits caprices de cœur, deux hommes à s'égorger, et quand on leur montre, avec les expressions techniques, le mal qu'elles peuvent faire, elles crient qu'on leur fait mal. Posons donc la question catégoriquement. Vous avez trompé M. Dogmann?

Madame Dogmann fondit en larmes.

— Je vous jure, monsieur...

— Ne jurez pas, interrompit le baron, vous pleurez, cela suffit. C'est un signe de repentir. Je crois un peu plus au repentir des femmes qu'à leur innocence, beaucoup plus à leurs larmes qu'à leurs serments. Quoi qu'il en soit, que vous soyez coupable ou non, voilà deux hommes, dont l'un est votre mari et le père de vos enfants, qui vont se battre demain. Vous le savez, vous n'en doutez pas, puisque tout à l'heure un de ces deux hommes, celui qui n'a pas le droit d'y être, était auprès de vous. Or, depuis qu'il a été résolu, vous avez dû penser à cet événement et au dénoûment qu'il pouvait avoir. Vous avez dû faire un choix entre les deux combattants et souhaiter que l'un survécût plutôt que

l'autre. Peut-être, devant une chose aussi grave, regrettez-vous votre faute et priez-vous pour votre mari; peut-être au contraire avez-vous assez à vous plaindre de M. Dogmann pour regarder sa mort comme une punition, votre veuvage comme une délivrance, et, comme Chimène, vous faites-vous le prix du vainqueur! Parlez-moi donc à cœur ouvert. Je comprends toutes les passions et toutes leurs subtilités. Du moment que j'ai accepté d'assister M. Dogmann, il faut qu'un des deux adversaires succombe. Supposez que je suis la Providence, et qu'avant de me prononcer je consulte vos intérêts et vos affections. Lequel des deux faut-il faire tuer par l'autre?

Madame Dogmann regardait attentivement M. de Mérey; mais il n'y avait pas à douter de la franchise du baron. Elle se résolut donc à un aveu complet.

— Vous me jurez, monsieur, lui dit-elle, que vous ne révélerez pas ce que je vais vous dire?

— Je vous le jure, madame.

— Sachez donc, monsieur, que je suis beaucoup moins coupable qu'on ne le croit.

— Tant mieux, madame.

— Je subis une influence au-dessus de ma volonté.

— Comment cela?

— Je subis les conséquences d'une erreur, mais non d'une faute réelle, car, sur ma parole, il n'y a pas eu consentement de mon cœur ni de mon esprit; il y a eu surprise de ma faiblesse, entraînement de mon ignorance. Je n'aimais pas M. Dogmann quand je l'ai épousé; faut-il être franche jusqu'à la fin? je ne l'estimais même pas beaucoup, car je pensais qu'il eût pu faire sa fortune par des moyens plus honorables ou tout au moins plus légaux. Je savais, entre autres choses, qu'il avait abusé de votre confiance. Je rougissais un peu pour lui. En outre, vous connaissez mon mari, il n'est pas bien séduisant pour une femme. Il m'aimait cependant, il me le disait, il satisfaisait à tous mes caprices; mais dans la disposition où j'étais à son égard, son amour, ses prévenances même

m'étaient à charge. Le malheur a voulu que la personne avec laquelle il doit se rencontrer demain fût introduite dans notre maison. Ce jeune homme était malheureux, il me devint sympathique. Ceux qui se trouvent à plaindre aiment à consoler les autres, jusqu'à ce qu'ils leur demandent une consolation. Ce jeune homme devint mon confident. Il s'empara de ma confiance, et je ne m'aperçus que j'avais eu tort que lorsqu'il fut trop tard. J'avais été imprudente, j'avais écrit des lettres qui pouvaient me perdre. Il m'en menaçait, si je cessais de le voir. J'expiais ma faute en la continuant. Je n'aime pas cet homme, et je ne puis l'estimer, car il a spéculé sur la situation difficile qu'il m'avait faite. Il a trompé l'hospitalité de mon mari, il lui a emprunté de l'argent. Une femme qui n'a été qu'égarée ne peut pas s'empêcher de réfléchir en pareil cas, et de se repentir amèrement. Mais que faire? Avouer tout à mon mari, c'était impossible; user de ruse ou de force, c'était plus impossible encore. Enfin est arrivée la scène d'avant-hier. M. Dogmann a tout appris. Il a

souffleté cet homme, et un duel va avoir lieu. C'est bien l'adversaire de M. Dogmann que vous avez vu tout à l'heure. C'est moi-même qui l'avais fait venir, pour le supplier de ne pas donner de suites à cette affaire; mais il m'a dit qu'il était insulté, que l'affaire aurait lieu, seulement il m'a promis de ne pas tuer mon mari, qu'il lui serait bien facile de tuer, car il est aussi adroit que possible, prétend-il, à tous ces terribles jeux de la mort. Mais il a exigé de moi qu'en échange de ce sacrifice, j'abandonnasse, pendant le duel, ma maison et mes enfants, et que je me trouvasse dans un lieu qu'il m'a indiqué et où il viendrait me rejoindre. J'ai tout promis, mais seulement, je vous le jure, pour sauver la vie de M. Dogmann. Voilà toute la vérité, monsieur; maintenant, je me fie à vous. J'ai reçu une cruelle leçon, j'en vais sans doute recevoir une plus cruelle encore, et cependant je me repens déjà depuis longtemps. Peut-être est-ce Dieu qui vous envoie sur mon chemin pour me sauver. Que faut-il faire? Je le ferai.

M. de Mérey avait écouté ce récit avec émotion.

— Vous ne m'avez pas tout dit, madame, reprit-il.

— Si, monsieur, je vous l'affirme.

— Non, il est des détails que vous avez oubliés.

— Je ne crois pas.

— En vous enlevant, car c'est un enlèvement que ce jeune homme projette pour demain, il consent que vous laissiez vos enfants à M. Dogmann.

— Oui, monsieur.

— Mais il permet que vous emportiez autre chose ?

— Quoi donc ?

— Vos bijoux.

— C'est vrai.

— Et une somme d'argent fixée par lui-même?

— Soixante mille francs, fit madame Dogmann avec la rougeur au front.

M. de Mérey se leva.

— Vous m'avez demandé ce que vous devez faire, madame, dit-il. Il faut laisser les choses

dans l'état où elles sont, consentir à tout ce que vous ordonnera cet homme; seulement, demain, pendant le duel, il faut rester tranquillement chez vous. Je réponds du reste.

IV

A trois heures, M. de Mérey, assis à côté d'un de ses amis, attendait la visite des témoins annoncés. Ces messieurs arrivèrent un quart d'heure après. Ils allaient bien avec celui qu'ils représentaient.

Le baron se hâta d'en finir avec eux. Il ne voulait sans doute pas donner, par quoi que ce fût, à de pareils hommes le droit de le saluer, quand ils le rencontreraient plus tard.

Cependant il les fit asseoir.

Un d'eux prit la parole.

— Messieurs, dit-il d'une voix haute qui avait sans doute la prétention d'intimider le baron, nous venons demander une explication à M. Dogmann ou à ses témoins à propos d'une insulte qu'il s'est permise vis-à-vis de notre ami.

— Un soufflet, fit le baron d'une voix calme.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, quelle explication ce monsieur désire-t-il ? Un soufflet, c'est clair, et cela n'a pas besoin d'être expliqué.

Le témoin parut assez étonné de cette réponse. Il s'attendait, en venant, au moins à une discussion sur l'intention du fait, et dès les premiers mots la situation se posait avec une carrure peu discutable.

— Alors, monsieur, reprit-il, nous venons demander la cause de cette insulte.

— En pareil cas, la cause n'est rien, l'effet est tout. Occupons-nous donc de l'effet seulement.

C'était simple, mais net.

— Eh bien ! il ne nous reste plus qu'à demander satisfaction de cet effet.

— Vous êtes les offensés, parlez, messieurs.

— Notre ami a le choix des armes?

— Parfaitement.

— Il est de première force au pistolet.

— Alors qu'il choisisse le pistolet.

Les deux témoins se regardèrent comme s'ils n'eussent pas compris.

— Mais il ne veut pas abuser de cette supériorité; il veut, autant que possible, égaliser les chances.

— Il a tort. En matière de duel, quand on est offensé et qu'on arrive à une rencontre, on doit profiter de tous les moyens loyaux qu'on a à sa disposition.

— Nous choisissons l'épée, monsieur.

L'ami de M. de Mérey ne disait rien; il se contentait d'approuver de la tête.

— Va pour l'épée, reprit le baron. Quand?

— Nous avons mission de laisser à M. Dogmann le choix du jour.

— Demain. A quelle heure?

— A dix heures.

— Où?

— Au bois de Vincennes.

— C'est dit, messieurs; demain, à dix heures, au bois de Vincennes.

M. de Mérey se leva pour faire comprendre à ces messieurs qu'il n'avait plus rien à dire ni à entendre, et qu'ils pouvaient se retirer.

Ils se levèrent à leur tour et prirent congé du baron, après lui avoir laissé une adresse dans le cas où il aurait quelque chose à leur faire dire avant le lendemain.

— Ah çà ! dit à son compagnon celui qui avait parlé, quand ils furent dans l'escalier, comment trouves-tu ce particulier-là?

— Il mène rondement les choses.

— Est-ce que le Dogmann serait brave?

— On le dirait.

— En tout cas, il a de fiers témoins.

— Un baron, rien que cela. Et l'autre?

— L'autre n'a rien dit, mais il avait l'air d'être dans le même genre.

— Heureusement que ce n'est pas à eux qu'Anatole a affaire. Il serait dans de vilains draps.

— Anatole est brave.

— Heu! heu! il est adroit; ce n'est pas la même chose.

Ces deux messieurs allèrent rendre compte à M. Anatole de leur mission.

A cinq heures, M. Dogmann arriva chez M. de Mérey.

— Tout est convenu, lui dit celui-ci, c'est pour demain, à dix heures.

M. Dogmann pâlit légèrement.

— Soyez ici à neuf heures et demie précises.

— Merci, M. le baron.

— Il n'y a pas de quoi, mon cher M. Dogmann. Faites des armes aujourd'hui, mais ne vous fatiguez pas trop. A demain.

— A demain.

Le lendemain, à neuf heures et demie précises, le banquier arrivait chez M. de Mérey. Il était exact, mais le cœur lui battait un peu.

Il trouva le baron tout seul, en robe de chambre, et fumant tranquillement des cigarettes.

Il s'étonna de ce costume et de cette tranquillité.

— Il est neuf heures et demie, M. le baron.

— Je le sais bien.

— Et c'est pour dix heures.

— C'était pour dix heures.

— C'est donc remis?

— C'est changé tout à fait.

— Que voulez-vous dire?

— J'ai réfléchi après vous avoir quitté hier.

— Et alors...

— Avez-vous vu madame Dogmann?

— Oui.

— Vous a-t-elle dit qu'elle m'avait vu?

— Non.

— Je l'ai vue cependant.

— Quand donc?

— Hier matin.

— Puis-je vous demander à quel sujet, M. le baron?

— Je voulais la connaître. Elle est jolie.

— Hélas!

— Hélas! est votre mot, mon cher M. Dogmann.

Le banquier ne comprenait rien à cette conversation.

M. de Mérey reprit :

— Je voulais aussi la questionner sur ce que vous appelez sa faute. Cette femme-là n'est pas coupable.

M. Dogmann secoua la tête en signe de doute.

— Je vous en donne ma parole, continua le baron, et je m'y connais.

— Cependant...

— Cependant vous avez trouvé des lettres, voilà ce que vous allez me dire, mais des lettres ne prouvent rien. Et voulez-vous que je vous dise toute la vérité?

— Certainement.

— Non-seulement elle n'aimait pas ce M. Anatole, mais lui-même il ne l'a jamais aimée. Ce que vous avez pris pour de l'amour n'était qu'une spéculation. Comment, vous qui vous entendez si bien aux affaires, n'avez-vous pas deviné celle-là?

— Une spéculation?

— Tout simplement. Quand un homme n'a

pas de famille, pas d'honneur, pas de fortune, pas de courage, pas d'état, qu'il est jeune, qu'il veut avoir de l'argent et qu'il est presque beau garçon, il tâche de trouver un ménage comme le vôtre, où la femme s'ennuie un peu; il se met bien avec le mari, il fait croire à la femme qu'il l'aime, il la compromet vis-à-vis de lui, il lui écrit des lettres comme celles que vous avez trouvées pour la convaincre qu'elle est coupable, il en reçoit comme celles-ci, fit M. de Mérey en tirant un petit paquet de sa poche, que vous allez lire tout à l'heure, et qui vous convaincront de ce que je vous dis; il emprunte de l'argent au mari, au nom de l'amitié; il en reçoit de la femme, au nom de l'amour, et il va le dépenser avec d'autres hommes et d'autres femmes de son espèce. Il est rare que les gens de cette sorte n'aient pas eu quelque condamnation pour escroquerie dans quelque ville de province, qu'ils n'aient pas déjà passé deux ou trois ans en prison, et qu'ils n'aient pas changé deux ou trois fois de nom. Ils parlent haut, ils ont l'air de tout briser, ils font passablement des

armes, ils provoquent ou ils acceptent les cartels; mais ils sont lâches, car, croyez-le bien, l'homme pauvre qui n'a pas assez de cœur pour tenir un outil plutôt que de recourir à de pareils moyens, n'en a pas assez pour tenir une épée. Le cœur est tout ou rien. Or, notre M. Anatole n'en avait pas. Cependant, comme vous n'êtes pas habitué aux duels, il aurait pu vous tuer. Votre femme fût restée veuve, vos enfants seraient restés orphelins, c'eût été un malheur, car vous avez bien quelques peccadilles sur la conscience... mais, à tout péché miséricorde; ce n'est pas la faute de votre femme et de vos enfants, et d'ailleurs vous gagnez assez d'argent maintenant pour vous repentir et pour faire du bien. Vous êtes donc un homme nécessaire à votre famille et utile à la société. Je me suis dit tout cela, et, hier au soir, j'ai pris sur l'Anatole en question des informations qui m'ont appris ce que je viens de vous apprendre, et bien d'autres choses encore. Cet homme était un franc misérable. Je suis très-lié avec le préfet de police. Je pouvais faire arrêter notre adversaire;

mais, ma foi, ce n'est pas mon métier de faire arrêter les gens. J'ai mieux aimé instrumenter par moi-même. Mon histoire vous intéresse-t-elle, mon cher M. Dogmann?

— Beaucoup, mais je n'en soupçonne pas la fin.

— Elle est pourtant bien simple, comme vous allez voir. Les témoins de M. Anatole m'avaient laissé une adresse; je me garde bien d'aller moi-même chez eux; ce ne doivent pas être des maisons bien distinguées, mais je leur fais savoir que nous préférons qu'au lieu que la rencontre de ce matin ait lieu à dix heures, elle ait lieu à huit, et je leur demande si ce changement leur convient. Ils me font répondre affirmativement, et ce matin, à huit heures, j'étais à Vincennes.

— Sans moi!

— Sans vous. A quoi bon vous déranger? Vous allez voir. Ce que j'avais à dire à M. Anatole, je n'avais pas besoin d'aller à Vincennes pour le lui dire. Je pouvais aller chez lui ou le prier de venir chez moi, ou lui donner un rendez-vous dans quelque lieu public; mais, outre

que je ne tenais pas à ce qu'on me vît entrer dans la maison de cet homme, encore moins à ce qu'on le vît dans la mienne, et pas du tout à ce qu'on me rencontrât avec lui, ce que j'avais à lui dire pouvant amener quelque discussion, j'aimais autant que nous eussions des témoins. J'arrive sur le terrain avec mon ami. Ces messieurs arrivent en même temps, et je m'approche de M. Anatole.

« — Monsieur, lui dis-je, je suis désolé de vous apprendre que le duel projeté ne peut avoir lieu.

« — Pourquoi donc?

« — Parce que j'ai défendu à M. Dogmann de se battre avec vous.

« — Sous quel prétexte ?

« — Sous le prétexte que vous êtes un coquin.

« Ce mot, je dois le dire, produisit une certaine sensation chez M. Anatole et ses deux amis.

« — Et vous, qu'êtes-vous donc, fit-il en relevant la tête, vous qui venez insulter un

homme sur le terrain où il doit se battre avec un autre?

« Il avait, ma foi, raison ce pauvre M. Anatole. J'étais dans mon tort dans la forme; mais le fond me dispensait d'en avoir. Je continuai donc.

« — J'ai pris des renseignements sur vous, qui me donnent le droit de vous traiter comme je viens de le faire. Je peux même vous faire arrêter, car vous avez beaucoup de choses à discuter avec la justice, mais j'aime mieux que vous alliez vous faire pendre ailleurs. Vous allez donc me faire le plaisir de quitter Paris à l'instant même. Vous n'avez pas besoin de rentrer chez vous, puisque vous avez un passe-port tout prêt pour vous sauver avec madame Dogmann, laquelle ne se trouvera pas au rendez-vous que vous lui avez indiqué; vous serez donc forcé de partir seul. Vous allez me rendre les lettres qu'elle vous a écrites et vous engager à ne jamais la revoir et à ne jamais lui écrire.

— Comment! interrompit M. Dogmann, il devait enlever ma femme!

— Ce matin, après le duel.

— Et elle y avait consenti?

— Pauvre femme! pour vous sauver la vie. Il lui avait dit qu'il vous tuerait si elle n'y consentait pas.

— Mais le misérable est avec elle maintenant.

— Je ne crois pas. Rasseyez-vous, mon cher M. Dogmann, et veuillez écouter la fin de mon histoire. Soit que les témoins de M. Anatole, tout en étant des gens mal élevés et de mauvais sujets, ne fussent pas tout à fait aussi méprisables que lui, en entendant ce que je lui disais, ils le regardèrent comme pour lui imposer ce qu'il devait répondre.

« — Vous êtes fou, monsieur, me dit-il, je n'ai d'ordre à recevoir de personne. Je suis venu ici pour me battre; on ne se bat pas, je m'en vais où je veux, et je retrouverai M. Dogmann, je vous en réponds; et quant à elle, continua-t-il, vous pouvez lui dire, puisque vous êtes son confident, qu'elle entendra parler de moi.

« — Malheureusement, monsieur, vous ne passerez pas. Il faut choisir : rendre les lettres et partir avec serment de ne jamais revenir en France, vous voyez que je suis encore bien bon de croire à votre serment, — ou aller en prison : c'est moi-même qui vais vous y mener ; ou si vous êtes aussi brave que vous le dites, prendre une de ces épées et me tuer pour passer ; mais je vous préviens que je me défendrai beaucoup.

« Du diable, mon cher M. Dogmann, si je pourrais dire pourquoi je persécutais ainsi ce pauvre M. Anatole. En somme, il ne m'avait rien fait et vos affaires ne me regardent pas ; mais je n'avais rien à faire, cet homme me dégoûtait, votre petite femme m'a intéressé, je la trouve très-gentille, votre petite femme. Je pensais que ce serait un service à lui rendre, à elle personnellement, de la débarrasser de ce spéculateur cynique, compromettant, haineux. Enfin, j'avais dit une chose, j'avais posé des conditions. Je suis têtu comme un véritable Breton : je ne voulais pas démordre de ce que

j'avais dit; je pris une épée et je me promenai devant M. Anatole.

« Cette promenade finit, à ce qu'il paraît, par lui être désagréable; ses amis lui dirent quelques mots à l'oreille, la colère le prit, il saisit une épée en disant :

« — Soit, monsieur, allons-y.

« Il tirait vraiment fort bien. Il vous eût infailliblement tué, mon cher M. Dogmann, ce qui eût été inutile, ou il vous eût fait grâce et eût enlevé votre femme, ce qui eût été humiliant. Je le laissai prendre courage, s'enhardir, se convaincre que j'étais plus faible que lui; je faisais des feintes, je rompais; ce duel ressemblait à un assaut. J'eus l'air de me découvrir; ce pauvre M. Anatole s'y laissa prendre et se fendit; mais le malheur voulut que, dans sa route, il rencontrât mon épée qui lui traversa le corps. Il en fut si humilié qu'il en mourut. Voilà l'histoire, mon pauvre M. Dogmann. Vous pouvez donc rentrer tranquillement chez vous, où votre femme vous attend. Reportez-lui ses lettres, que les témoins de M. Anatole ont trouvées dans

son habit et ont eu le bon goût de me remettre; dites-lui qu'elle ne recommence plus de pareilles inprudences, faites de bonnes affaires, le plus honorablement possible, et soyez heureux. Moi, je vais déjeuner, car je meurs de faim. »

V

Tel était M. de Mérey. Si nous avons insisté sur les détails de son histoire avec M. Dogmann, c'est que nous voulions montrer quel genre de protecteur Sophie allait trouver dans son oncle. S'étant placé par système hors de la raison commune, s'étant fait une morale selon ses impressions personnelles, et n'admettant pour ses idées aucune règle hors de lui, il pouvait être utile comme il pouvait être dangereux. Peu soucieux de sa propre vie, comme on l'a vu, il mettait peu de prix à la vie des autres. A son

avis, M. Anatole était un coquin que madame Dogmann ne pouvait aimer, qui compromettrait cette femme, qui la rendrait malheureuse tant qu'il vivrait, qui avait reçu du banquier les seuls services désintéressés que celui-ci eût rendus dans sa vie, qui l'en récompensait par la trahison et le chagrin. Dans son opinion, cet homme méritait la mort. Il l'avait jugé, condamné, exécuté, et se persuadait avoir bien fait. Si madame Dogmann, au lieu de M. Anatole, lui eût montré un honnête homme, avec qui elle eût été plus heureuse qu'avec son mari, il eût jugé qu'avec cet homme madame Dogmann serait plus heureuse qu'avec un mari pour le caractère duquel il avait, en somme, peu de sympathie; s'il eût vu, pour elle, dans la mort du banquier, la possibilité d'un avenir heureux, nous ne devons pas douter, d'après cette aberration de jugement et de sentiments qui déterminait ses actes, qu'il n'eût pris son rôle de providence matérielle dans un autre sens, et qu'il n'eût débarrassé la femme de son mari comme il l'avait débarrassée de son amant, sa

maxime étant que, la vie étant courte, il faut, autant que possible, qu'elle soit heureuse, et qu'on a tout droit de détruire pour soi et pour les autres, quand on en a le pouvoir, les obstacles qui empêchent ou retardent ce bonheur. Cependant il n'admettait pour cela que les moyens admis par le monde comme compatibles avec l'honneur, et, parmi ces moyens, le duel lui paraissait un des meilleurs, sinon un des plus sûrs, puisqu'on y risque sa vie.

Depuis cette aventure, les théories insensées de M. de Mérey ne s'étaient pas démenties une minute, et il marchait aussi tranquillement vers le dénoûment résolu de son existence qu'il avait marché à sa rencontre avec M. Anatole. Dire que, de temps en temps, quand il entrait dans une église, ou quand il voyait un père entouré de ses enfants, ou quand il voyait passer une belle grande jeune fille au bras de sa mère, il ne se disait pas que la vie demande d'autres joies que celles qu'il avait cru avoir, et surtout une autre utilité et une autre fin, ce serait mentir, mais mentir aussi que de dire qu'il ne ren-

contrait jamais dans les passions ou les misères humaines de quoi regretter un peu moins la route qu'il avait suivie, et dont il lui était maintenant impossible de sortir.

Cependant Sophie avait fait une grande impression sur son esprit et même sur son cœur, qui avait surnagé à peu près intact dans toutes les tempêtes de sa vie. Il avait éprouvé le besoin, avant de mourir, d'être utile à cette belle et chaste créature que Dieu avait placée et qui marchait dans une voie complétement opposée à la sienne et où il semblait impossible qu'ils se rencontrassent jamais. Voilà l'impression qu'elle lui avait produite au premier abord : ce fut bien autre chose quand il eut appris quel sacrifice tout chrétien elle faisait à M. Théodore, puisqu'elle n'avait pas pour son mari d'autre amour que celui qui pouvait résulter de son obéissance aux conseils de sa mère, d'autres sentiments que ceux que pouvait lui inspirer un honnête homme sans jeunesse, sans grâce, sans aucune des illusions qu'une femme cherche toujours dans son époux.

— Et dire, fit M. de Mérey quand madame Printemps eut terminé son récit, et dire que, dans toute ma vie, je n'ai pas trouvé une jeune fille comme Sophie, que j'aurais aimée, que j'aurais pu rendre heureuse, je crois, et qui eût tourné au bien et au vrai ma vie décousue et inutile! Mais puisqu'il en existe une, que je la connais, qu'elle mérite le bonheur, elle l'aura d'autant plus que je n'ai pas beaucoup de temps devant moi.

Madame Printemps ne connaissait pas les moyens dont le baron se servait quand il voulait quelque chose, elle ignorait aussi qu'il n'avait plus qu'une année à vivre, elle lui dit donc :

— Je vous en prie, M. le baron, veillez sur ma fille, faites comprendre à son mari tout ce que je ne peux lui dire, moi, et je vous en serai bien reconnaissante.

— Mais comment, madame, avez-vous permis ce mariage?

— Savais-je toute la vérité?

— Mais quand vous l'avez apprise tout à l'heure?

— Je m'y suis opposée de toutes mes forces. Sophie a voulu.

— Il est des vertus tellement au-dessus des conditions humaines qu'il faut les traiter comme des folies. A votre place, j'aurais enfermé ma fille dans sa chambre, et je ne l'aurais pas laissée sortir.

— Il eût fallu dire à M. Théodore pourquoi je m'opposais à ce mariage.

— Vous le lui auriez dit.

— Mais il y avait danger de mort pour ce pauvre garçon.

— Eh bien! il serait mort. Ceci ne vous regarde pas. Avant tout, le bonheur, ou tout au moins le repos de votre fille.

— Nous avons espéré qu'avec des soins...

— Allons donc! interrompit M. de Mérey. Est-ce que les soins servent à quelque chose dans ces cas-là? Heureusement je suis là.

— Qu'allez-vous donc faire ?

— Je vais dire à mon neveu qu'il ne peut être le mari de votre fille, et qu'il ait à la laisser retourner avec vous dès aujourd'hui.

— Quelle raison lui donnerez-vous ?

— La vraie.

— Ah ! mon Dieu ! ne faites pas cela.

— Pourquoi donc?

— Il ignore son état.

— Autant qu'il l'apprenne.

— Il n'y croira pas.

— Il y croira.

— Mais il refusera cette séparation.

— Alors je l'y forcerai.

— Comment?

— Peu importe, pourvu que j'y réussisse.

Pendant ce temps, on était arrivé à la maison des deux époux, et, dans le trajet, M. Théodore avait raconté à sa femme une partie de la vie de M. de Mérey et quelle issue cette vie devait avoir.

— Et vous êtes sûr de ce que vous venez de me dire? avait demandé Sophie.

— Parfaitement sûr.

— Et vous n'avez rien fait pour combattre une pareille résolution?

— Avec cela qu'on peut combattre les idées de mon oncle!

— Et vous ne comptez pas l'empêcher?

— On n'empêche pas la destinée d'un homme.

— Quand c'est Dieu qui la fait, mais non quand c'est la créature elle-même qui substitue ses passions aux règles de la nature; et je vous promets bien, moi, que le projet de M. de Mérey ne s'exécutera pas. Est-ce que je permettrai jamais que, dans une famille qui devient la mienne, il se commette un pareil sacrilége, et qu'il arrive un pareil malheur? Je remercie le ciel qui m'a mise sur la route du baron et qui me donne l'occasion de ramener à la vérité un esprit égaré.

— Comment ferez-vous?

— Soyez tranquille, je réussirai.

A peine Sophie était-elle descendue de voiture que M. de Mérey vint à elle et lui prit le bras pour la conduire à l'appartement qui attendait les invités.

— J'ai à vous parler, lui dit-il.

— Et moi aussi, j'ai quelque chose à vous dire.

— J'ai tout appris.

— Quoi?

— Le sacrifice que vous faites.

— Il est tout naturel.

— Non pas. Il faut que nous causions sérieusement, parce que je vous aime bien et veux que vous soyez heureuse.

— Soit; mais nous avons à causer d'autre chose auparavant.

— De quoi donc?

— Moi aussi j'ai tout appris.

En quelques mots, Sophie prouva au baron qu'elle était au courant de son avenir.

— Est-ce vrai? lui demanda-t-elle.

— Oui.

— Et vous dites que vous voulez m'être utile?

— Je vous le répète.

— Et si j'ai besoin de vous dans deux ans, où vous trouverai-je ?

M. de Mérey ne trouva rien à répondre à cette simple parole.

— Allons, reprit Sophie avec un sourire, vous êtes un méchant, un égoïste ou un fou : choisissez. Je vous aimais bien, moi aussi. Je ne vous aime plus, continua-t-elle avec une intonation d'enfant; et je vous défends de venir me

voir, de me parler, de me rencontrer, de me connaître.

— Mais, vous-même, Sophie, vous marchez à un malheur plus grand peut-être, et certainement plus proche que le mien, et vous y marchez en souriant.

— Il y a deux raisons à cela.

— Lesquelles?

— La première, c'est que ce que vous appelez un malheur pour moi, je l'appelle, moi, du bien à faire à un autre.

— Et la seconde?

— La seconde, c'est que je viens de prier, et que je suis forte. Et maintenant, taisons-nous, on pourrait nous entendre; mais nous reprendrons notre conversation.

— Quand?

— Demain.

— Vous consentez donc à me revoir?

— Il le faut bien, grand enfant.

Pour la première fois, sous cette épithète que lui donnait une jeune fille dont il avait près de quatre fois l'âge, M. de Mérey sentit toutes

ses théories matérialistes s'ébranler sur leur fausse base. La sérénité de cette jeune fille qui, du haut de son innocence et de sa chasteté, le traitait, lui vieillard, de grand enfant, lui fit comprendre qu'elle en avait le droit, qu'elle lui était supérieure, et le fit douter du doute. Il la contempla avec une sorte de curiosité. Elle était calme, elle paraissait heureuse, elle embrassait sa mère, elle tendait sa main à son mari, elle souriait à tout le monde.

M. de Mérey qui, jusqu'alors, s'était cru un homme fort, parce qu'il avait vaincu certaines sensations, parce qu'il avait imposé certaines conditions philosophiques à sa vie, parce qu'il avait préparé, arrangé, déterminé sa mort comme un Romain, se trouva tout à coup petit et presque ridicule devant cette jeune fille qui acceptait sans théorie, sans regret, non-seulement avec résignation, mais encore avec confiance, l'existence que Dieu lui faisait et au seuil de laquelle se trouvait un malheur que lui, M. de Mérey, l'homme fort, il considérait comme au-dessus des forces humaines.

— Allons, se dit-il, j'étais un niais; cette femme n'a besoin de personne, et nous avons tous besoin d'elle.

Madame Printemps elle-même sentait toutes ses inquiétudes fondre les unes après les autres sous le sourire de sa fille. Il est dans certaines âmes privilégiées des vertus si abondantes et si complètes, que l'œil humain, l'œil même d'une mère, ne saurait en découvrir la source, et les autres âmes s'y abreuvent sans se les expliquer.

Quelques amis intimes, y compris M. de Mércy, passèrent toute cette journée avec M. Théodore et sa femme.

En prenant congé de sa nièce, le baron lui dit :

— A demain.

— A demain, lui répondit-elle, et, je l'espère bien, à tous les jours suivants. Venez à onze heures, vous déjeunerez avec nous.

Le lendemain, à onze heures, M. de Mércy arrivait chez M. Théodore, qu'il trouvait achevant de s'habiller pour se rendre à son bureau, après le déjeuner.

— Où est ta femme? lui demanda t-il.

— Elle est au salon, avec sa mère, et nous allons les rejoindre.

L'oncle et le neveu passèrent au salon.

Madame Printemps et sa fille brodaient au coin du feu.

En voyant paraître son mari, Sophie se leva et courut lui tendre son front, sur lequel il déposa un baiser qui sonnait déjà dix ans de mariage.

On se mit à table.

Madame Printemps paraissait joyeuse, Sophie avait l'air heureux, M. Théodore semblait très-content. Les joies intimes étaient déjà assises autour de la table.

Après le déjeuner on causa quelques minutes, et M. Théodore partit pour son bureau, comme si ce jour eût été un jour ordinaire.

— J'irai te prendre à quatre heures, lui dit Sophie.

— C'est cela.

Il l'embrassa de nouveau sur le front, et il partit pendant que sa femme se remettait à son métier.

— Je vais te conduire un bout de chemin, dit le baron à son neveu.

Et il l'accompagna en faisant signe à Sophie qu'il allait revenir.

— Eh bien, dit-il à M. Théodore quand ils furent dans la rue, te voilà marié. En es-tu content?

— Tu le vois, je n'ai pas l'air malheureux.

— Je le crois bien, Sophie est un ange.

— Tu as dit le mot, fit M. Théodore; elle l'est peut-être un peu trop pour moi.

Et notre héros accompagna cette réflexion d'un regard au sens duquel son oncle ne pouvait se méprendre.

VI

M. de Mérey avait eu raison quand il avait dit, en parlant de Sophie : « Cette femme-là n'a besoin de personne et nous avons tous besoin d'elle. »

En effet, à peine fut-elle mariée que tout ce qui constituait la maison de son mari tressaillait d'une vie inattendue, comme s'il eût été accordé à la jeune femme, ainsi qu'à une apparition céleste, d'éclairer sans effort et par sa seule présence tout ce qui l'environnait. Le pur foyer de son âme projetait au loin ses rayonnements, et

il n'était pas une obscurité qui n'en reçût l'atteinte bienfaisante.

Madame Printemps la voyait agir et fonctionner dans le bien avec tant de facilité qu'elle commençait, non-seulement à comprendre qu'elle eût accepté sans discussion ce mariage dans les conditions déplorables où M. de Blaru l'avait placé par ses révélations, mais encore à ne plus avoir la moindre inquiétude pour l'avenir, et cette assurance n'avait eu besoin que de quelques jours pour se confirmer en elle.

On eût dit que Sophie avait découvert en son mari une âme restée jusqu'alors inconnue aux autres, qu'elle s'était fait reconnaître comme une sœur de cette âme, et qu'il y avait entre elles deux convention formelle de bonheur chaste et régulier, éternel.

Vous avez vu, dans les pays de montagnes, des rocs abrupts et noirs prendre la nuit des attitudes sinistres et des aspects menaçants. Leurs masses dures et sombres écrasaient vos yeux de leur volume que l'obscurité doublait encore, et leurs larges fissures où s'engouffrait

le vent poussaient des clameurs lugubres. Tout autour d'elles était solitude, effroi, stérilité. Cependant, l'aube entr'ouvrait le ciel d'une lueur blanchâtre, et vous voyiez les cimes du granit s'abaisser déjà sous la première caresse de ce pâle sourire. L'aurore venait ensuite, et les montagnes commençaient à s'amollir et à fondre dans ces brouillards roses qui font la respiration bienfaisante, et qui se mêlent aux vapeurs azurées qui émanent de la terre à son réveil.

Les aspérités les plus sèches n'étaient plus que des lignes tremblotantes que le souffle matinal échancrait à sa volonté, et qu'il vous semblait possible de pétrir et de modeler vous-même, selon votre caprice. Claude Lorrain avait sur sa palette le secret de ces transparences matinales. Enfin, le soleil apparaissait avec ses rayons lumineux et fermes, chaque chose prenait sa forme positive, son caractère réel, et vous distinguiez sur ces rochers, qui vous avaient épouvanté la nuit, une végétation vivace, des sentiers praticables, des grottes fraîches, du

blé, de la vigne. En s'abaissant, le brouillard matinal découvrait quelque troupeau tondant tranquillement cette stérilité apparente, et le vent qui venait dans votre direction, au lieu des lamentations nocturnes, vous apportait avec des aromes vigoureux de thym et de menthe sauvage les chants de milliers d'oiseaux bavardant leurs amours autour de cette niche de pierre.

M. Théodore, chez qui, au commencement de ce livre, nous avons indiqué, et qui avait lui-même avoué dans ses confidences à M. de Blaru, certaines propensions brutales, certains instincts mauvais, en même temps que des réactions naturelles vers la douceur et l'humilité, ressemblait aux rochers dont nous parlons depuis que Sophie, comme une aurore animée, éclairait sa vie, déserte jusqu'alors. Il sentait, sous cette influence pure et délicate, s'effacer les aspérités de son caractère, mourir les mauvaises herbes de sa nature faussée par les rancunes de son enfance négligée. Il faut dire aussi que, jusqu'au jour de son mariage, une terreur vague avait

pesé sur son âme et traduit quelquefois en manifestations haineuses ou tout au moins misanthropiques des sentiments que la tranquillité de son esprit eût faits avenants et serviables. Maintenant, cette terreur avait disparu, la science l'avait dissipée (nous savons à quoi nous en tenir là-dessus), et son âme ne demandait qu'à prendre sa revanche. Cependant, nous devons le dire encore, il restait dans M. Théodore beaucoup de l'homme, et si, rassuré sur son état physique et à l'approche d'un bonheur désiré, il avait répudié, comme inutiles, certaines mauvaises choses, il n'avait pas divorcé avec les passions et les exigences que sa qualité d'homme et d'époux lui donnait le droit de regarder comme naturelles et légitimes.

Nous avons indiqué d'une autre part les timidités instinctives de la jeune fille et fait connaître les révélations qui lui avaient donné le droit et même imposé le devoir de ne voir dans son mari qu'un frère, un ami, un malade. Accepter la mission de soigner et de consoler une créature frappée d'un mal en horreur, même

aux parents les plus proches de celui qui en est atteint; essayer de la guérir, résigner toute sa vie au rôle de mère et de sœur près d'un homme qui n'avait d'autre titre à ce sacrifice que l'abandon et l'isolement où il était, n'était-ce pas l'œuvre la plus chrétienne qu'elle pût accomplir?

Il est vrai que celui au profit de qui elle l'accomplissait ignorait ce sacrifice, et que le lui révéler c'eût été le détruire. Il ne pouvait être salutaire que s'il était inconnu. Ajoutez à cela que l'avenir n'avait aucune chance de dédommagement pour Sophie. Elle n'avait plus que sa mère, qui, selon toutes les lois, devait mourir avant elle; elle resterait donc seule avec son mari, chez qui l'âge, au lieu de l'amoindrir, ne ferait que développer le mal auquel elle se dévouait, car elle espérait le soulager, mais non le guérir, et, pour consoler sa vieillesse, elle n'aurait pas même un enfant. De quel droit, en effet, donnerait-elle le jour à un enfant qui hériterait forcément du mal paternel? Pouvait-elle condamner volontairement, maintenant qu'elle

connaissait toute la vérité, non-seulement une créature née de son sein, mais peut-être encore toute une génération, à une vie de souffrances, de honte et de solitude? C'eût été un crime. Voilà dans quelle conviction sa pensée trouvait un refuge et puisait cette force et cette sérénité qui avaient tant émerveillé M. de Mérey. Comme elle l'avait dit elle-même, son âme seule se mariait; elle la mettait au service de cette infortune, et elle ne consentait à être femme que par le bien que ce consentement lui donnait le droit de faire.

Mais, pour mener à bonne fin une mission comme celle que Sophie se donnait, pour accomplir ce sublime paradoxe, il faudrait que tout le monde fût assez pur pour le comprendre et assez loyal pour le reconnaître. Certainement madame Printemps savait à quoi s'en tenir, puisqu'elle s'en effrayait; bien probablement, si M. Théodore l'apprenait un jour, il tomberait aux genoux de sa femme et la bénirait comme une sainte; évidemment, des hommes d'intelligence comme M. de Mérey, ou

de sentiment comme Max Hubert, ne mettraient pas un instant en doute la sincérité des causes de ce mariage. Mais le monde n'est pas composé que de ces quatre personnes; il sort bien des médisances, bien des calomnies, bien des méchancetés de l'oisiveté des uns, du scepticisme des autres, des intérêts de celui-ci, des haines de celui-là. Sophie aura peut-être, à côté de sa pieuse mission à remplir, beaucoup de luttes à supporter, beaucoup de dangers à combattre.

Elle a une consolation : sa mère; elle a un protecteur : le baron; mais elle a mieux encore, elle a elle-même.

En attendant, comme on l'a vu par les derniers détails du chapitre précédent, tout autour d'elle semble se plier aux résolutions qu'elle a prises. Elle n'a eu pour cela aucun effort à faire. La passion de M. Théodore ne s'est pas trouvée de force à lutter contre l'admirable candeur de cet ange, un peu trop ange comme il le dit lui-même. Il n'a pas une femme, il a une sœur. On n'a pas été en contact pendant un mois avec une femme comme Sophie sans que

l'âme ait acquis des délicatesses inconnues. Quand, le soir du mariage, M. Théodore s'est trouvé seul avec sa femme; quand il a vu cette vierge tranquille et confiante lui tendre le front comme elle avait fait à sa mère, et lui dire de sa voix claire et fraiche : « Bonsoir, mon ami, à demain, » il ne s'est pas senti le courage de lui rappeler qu'il était son mari et qu'il avait, depuis le sacrement du matin, le droit d'attendre ce lendemain auprès d'elle. Il s'était contenté de lui baiser la main avec émotion et de lui dire:

— Sophie, aimez-moi un peu; moi je n'aime que vous au monde.

Et il avait regagné sa chambre sans ajouter une parole.

Une fois seul, il avait réfléchi, il s'était regardé, il s'était avoué avec mélancolie qu'il n'était pas beau, qu'il n'avait rien de séduisant pour l'imagination d'une jeune fille, qu'elle faisait déjà beaucoup en unissant sa destinée à la sienne. Il s'attrista bien un peu de cette révélation qu'il était forcé de se faire à lui-même, mais il se dit d'un autre côté que puisqu'elle

l'avait accepté, il ne lui était pas tout à fait indifférent; qu'après tout, rien ne pouvait les séparer, qu'elle ignorait peut-être encore bien des choses de cette vie, et qu'il fallait laisser au temps et à l'habitude quelque chose à faire pour compléter son bonheur.

Comme on le voit, il y avait du bon dans ce pauvre M. Théodore.

A partir de ce jour, Sophie, qui pensait que son mari avait besoin de distractions et de contentements, avait réuni autour de lui toutes les personnes qu'elle savait pouvoir lui être agréables. La maison de M. Théodore était devenue, en une semaine, un centre de joies calmes, simples, harmonieuses.

M. de Mérey d'abord s'était pris d'un attachement paternel pour sa nièce, et celle-ci, qui avait aussi une œuvre à accomplir de ce côté, s'y était mise sans plus tarder. Elle avait exigé qu'il vînt la voir tous les jours; elle prenait empire sur lui, elle lui faisait contracter l'habitude des plaisirs domestiques, elle lui créait une famille, elle lui prouvait qu'il pouvait vivre

et vivre mieux, plus honorablement, plus heureusement, sans duels, sans passions, sans dépenses. Il restait des soirées entières à l'écouter faire de la musique, tandis que M. Théodore terminait auprès du feu quelque travail important pour son ministère, et que madame Printemps causait avec Max Hubert, qui, comme on le comprend bien, avait été admis et recherché tout de suite, ainsi que sa sœur, dans l'intimité de la maison. Les jours où il venait, Catherine restait auprès de son père, qu'il gardait à son tour quand Sophie désirait voir Catherine.

On devine que les deux jeunes filles, nous pouvons toujours donner cette même dénomination à la sœur de Max et à la femme de M. Théodore; on devine, disons-nous, que les deux jeunes filles s'étaient prises l'une pour l'autre d'une sympathie spontanée et définitive. Les malheurs de Catherine, son courage, sa résignation, tout cela était bien fait pour lui gagner l'affection de Sophie, qui ne demandait qu'à aimer et à consoler. De ce côté encore, elle entrevoyait du bien à faire avec patience, avec

adresse même, pour ne pas blesser la dignité noble des deux jeunes gens. Sophie se complaisait, comme dans son véritable élément, dans l'espérance de réparer autour d'elle le mal que les événements, la nature, le hasard, l'abandon avaient fait; elle ne regardait pas comme au-dessus de ses forces de rendre heureux son mari, de changer les théories de son oncle, de rétablir, par le bien-être, la santé de Catherine, d'aider à l'avenir de Max. Elle aimait cette nature dévouée, résignée, rêveuse, sentimentale, digne. Max lui rappelait Lucien. Il lui semblait que si son frère eût vécu, il eût été ce que Max était. Elle eut bien vite gagné sa confiance par la franchise de ses sentiments. Souvent il lui faisait part des ambitions poétiques qu'il avait été forcé de refouler au fond de son cœur. Elle lui disait alors de n'y pas renoncer, elle l'encourageait, elle lui promettait un avenir meilleur. Et chaque fois le jeune homme rentrait plus heureux et plus fort, rapportant de ces entretiens un rayon d'espérance qui lui tenait chaud au cœur jusqu'au lendemain.

VII

De son côté, de temps en temps, pendant que M. Théodore était à son bureau, Sophie allait visiter la sœur de Max travaillant auprès du lit de son père, lequel ne se levait même plus. C'est dans cette maison que la jeune femme allait puiser de nouvelles forces pour sa résignation et son dévouement. Elle en revenait trouvant toujours ce qu'elle faisait bien simple et bien facile en comparaison de ce que Catherine accomplissait; elle s'épouvantait pour elle de la position où la jeune fille resterait si son

8.

frère, son unique soutien, venait à mourir : mais aussi elle remerciait Dieu qui avait permis qu'elle la rencontrât, et, le cas échéant, qu'elle pût lui venir en aide comme à sa propre sœur. Elle n'admirait pas moins Max, qui, lui, se dévouait physiquement et moralement aux deux personnes qui composaient sa famille.

Par les confidences de Catherine, qui ne cessait de vanter et de bénir son frère, elle connaissait la vie du jeune homme jusque dans ses moindres détails. Elle comprenait que chez lui ce sacrifice devait être encore plus grand que chez mademoiselle Hubert. En effet, il avait dû renoncer à toutes les autres affections que cependant son âme sensible n'aurait demandé qu'à connaître. Elle devinait, en voyant l'intérieur de cette pauvre maison, quelles pensées devaient emplir les nuits sans sommeil de ce jeune homme, quand il restait seul dans sa chambre, après les arides travaux de sa journée; elle lisait avec attendrissement les pages harmonieuses et inconnues où il versait le trop plein de ses sensations sans but et sans résul-

tat; elle prenait de jour en jour, de plus en plus en affection et en pitié ce cœur jeune sans jeunesse possible, cet esprit plein de séve qui s'éteindrait sans avoir profité à personne, ce talent inconnu qui allait mourir faute d'air et d'expansion ; elle cherchait en vain autour de lui ce rayon d'amour dont toute poésie sincère a besoin pour se féconder.

Les pensées du poëte inspiraient la tristesse toujours, le désenchantement quelquefois, l'espérance jamais, du moins cette espérance temporelle que Dieu accorde à l'homme, que l'homme applique le plus souvent à des choses éphémères et fugitives qui doivent l'abandonner un jour, mais qui sont les relais bienfaisants de l'âme pendant notre passage sur cette terre. Max, au contraire, faisait commencer cette espérance là où les autres hommes la font finir, à la mort qu'il n'avait pas le droit de souhaiter, puisque sa vie était utile à deux êtres qui ne sauraient vivre sans lui. Bref, Max avait en lui le talent, l'honneur, la bonté, la religion, la tendresse; il avait et pouvait exciter tous les

sentiments où l'homme puise son bonheur, et il était impossible qu'il fût heureux.

Pour Sophie, il était mille fois plus à plaindre que Catherine. D'abord il semblait à notre douce héroïne que la femme est faite plutôt que l'homme pour les abnégations intimes. Jugeant de l'âme de mademoiselle Hubert par la sienne, et, en cela, elle avait bien raison, elle ne lui voyait pas d'exigences aussi difficiles à combattre qu'elle en supposait chez Max. Puis Catherine avait pour elle les intermittences salutaires de sa folie, qui l'isolaient pendant un certain temps des misères terrestres et la transportaient dans un monde féerique qu'elle regrettait quand la raison retournait l'y chercher. Catherine le disait souvent à Sophie, elle voyait venir avec joie ces moments d'oubli dont elle avait toujours le pressentiment un ou deux jours avant qu'ils se révélassent complétement, et elle disait alors : « Je vais être folle, » comme une autre aurait dit : « Je vais être heureuse. » Elle avait fini par convaincre tellement autour d'elle qu'en effet cette folie était un bonheur

que, comme nous l'avons dit, cet état n'effrayait même plus son frère qui eût donné sa vie pour elle, et que, comme elle, il arrivait à s'en réjouir.

Cependant Catherine avait, à cette époque, besoin de toute sa raison, pour son père que la mort envahissait peu à peu, qui ne quittait pas son lit, chez lequel la respiration seule vivait encore, et qui pouvait et devait s'éteindre d'une minute à l'autre. Plus de mouvement, plus de geste, plus de regard même chez le vieillard, et pourtant, soit qu'en cet état même d'anéantissement il arrive encore à l'âme quelque chose du monde extérieur, et que Dieu lui envoie, à travers la matière épaissie qui la comprime et la cache, un pressentiment du bien qu'on veut lui faire, comme le soleil trouve le moyen de faire pénétrer jusqu'au prisonnier, dans l'obscurité du plus étroit cachot, le reflet consolant de ses rayons, dont les gens en liberté s'abritent; soit que l'influence personnelle de Sophie fût telle que la mort même dût la subir, toujours est-il que la première fois qu'elle en-

tra dans la chambre du moribond, celui-ci tressaillit comme s'il se fût senti réchauffé, et qu'un pâle sourire entr'ouvrit ses lèvres comme s'il eût eu l'intuition secrète que cette femme donnerait un jour le bonheur à ceux qu'il avait aimés.

Ce fut la dernière manifestation vitale que donna ce pauvre corps. Sophie, voyant l'état du vieillard, et pensant que la vie commune avec Catherine enchaînait trop la liberté de Max, jalouse d'adoucir le plus possible la position de ces amis intéressants, avait donc fait un projet, celui de prendre Catherine avec elle, le jour où ses soins ne seraient plus utiles à son père, le jour où Dieu l'aurait définitivement rappelé à lui. Cette mort, que la résignation habituelle du frère et de la sœur aux volontés de la Providence, et que l'état même du malade ne pouvaient leur faire considérer comme un malheur, pouvait ouvrir leur porte à des jours plus heureux.

D'abord, au point de vue matériel, elle allégerait beaucoup les charges des deux enfants, et, d'un autre côté, elle permettrait à Catherine

un autre genre d'existence qu'elle n'accepterait jamais du vivant de son père. Sophie, qui n'avait jamais trop à aimer autour d'elle, ferait d'elle sa compagne, sa sœur, et Max, de cette façon, aurait, aux heures que son travail de bureau ne lui prenait pas, une liberté qui pouvait être nécessaire à sa jeunesse, utile à son talent, heureuse pour son cœur. Sophie ne connaissait pas l'amour, elle ne le connaîtrait jamais sans doute ; mais elle savait bien qu'elle était une exception à la loi commune, et qu'il existe dans ce tendre sentiment des joies dont les autres natures ne se voient pas déshéritées sans regret et sans douleur ; car Catherine était jeune, elle pouvait redevenir belle avec le bien-être et la santé ; Max était jeune, il était beau, sympathique ; il n'y avait pas de raisons, surtout après avoir subi les épreuves qu'ils auraient traversées, pour qu'ils ne jouissent pas des bienfaits de cette harmonie universelle dont l'amour est un des premiers et des plus puissants éléments.

Alors Catherine n'ayant plus à s'occuper de

personne, si ce n'est de son frère, qui avait besoin d'affection, mais non de sacrifices, et qui ne perdrait rien à l'éclosion d'un nouveau sentiment de sa sœur, alors Catherine, disons-nous, pourrait trouver un bon et brave cœur qui la comprenne et qui l'aime; alors Max, placé désormais dans une position indépendante, puisqu'il n'aurait plus à s'occuper que de lui, et que, du reste, par l'influence de M. Théodore, il pourrait avoir de l'avancement dans son ministère, alors Max pourrait trouver, lui aussi, une jeune fille, bonne, simple, dévouée, car Sophie n'avait pas la prétention d'être seule avec Catherine dans ces conditions-là sur la terre, et verser enfin dans une âme digne de la sienne les expansions qu'il était forcé de renfermer en lui.

Vous voyez que les confidences de Catherine à Sophie, au sujet de son frère, n'avaient pas été complètes; sans cela Sophie eût connu cet amour mystérieux, incompris, inutile, que Max avait contracté dans la famille où il avait été instituteur autrefois, et auquel il avait, depuis cette époque, avec le saint entêtement des

âmes d'élite, dévoué mystérieusement sa vie.

Ce secret, Max l'avait révélé à sa sœur, dans une de ces heures où le cœur de ceux qui souffrent déborde malgré eux; il l'avait conjurée de le renfermer dans son cœur comme un dépôt inviolable et sacré, et quelque amitié que Catherine eût pour Sophie, elle ne se croyait pas en droit de lui révéler ce secret; de même que, malgré la noblesse et la sainteté des espérances que Sophie concevait pour ses deux amis nouveaux, elle n'osait encore leur en faire part, dans la crainte de blesser la dignité de leur malheur présent, et que, les connaissant depuis si peu de temps, ils ne prissent pour une aumône de sa charité naturelle ce qui était déjà un besoin de son affection.

Sophie n'avait pas mis davantage M. Théodore dans la confidence de ses projets; non pas qu'elle pensât qu'il se refuserait à s'en faire le complice, mais il n'en comprendrait peut-être pas tout de suite les nuances délicates, et son amour pour sa femme serait peut-être jaloux de cette amitié.

Il serait temps de tout lui apprendre quand la mort du vieux Hubert arriverait.

Sophie emmènerait alors chez elle, pour l'éloigner des lieux où ce malheur serait arrivé, Catherine, qui, malgré tous les raisonnements qu'elle pouvait se faire avant, n'était pas femme à ne pas en souffrir. Le prétexte serait alors tout trouvé, et les deux jeunes amies ne se quitteraient plus jusqu'au jour où Sophie aurait trouvé moyen de réaliser, pour mademoiselle Hubert, la seconde partie de ses projets.

En attendant, elle était toute à son mari, et elle consacrait tout son temps et toutes ses pensées à l'accomplissement de son bonheur.

M. Théodore semblait, pendant les premiers temps de son mariage, avoir accepté franchement la vie telle que sa femme la lui faisait : il paraissait heureux. Sa timidité s'était effrayée d'abord des obstacles que son amour allait rencontrer dans la pudeur angélique de sa femme, et le pauvre garçon, qui n'avait jamais aimé, qu'on n'avait surtout jamais aimé, ne se sentait pas en possession des moyens délicats dont

son cœur aurait eu besoin pour se faire entièrement accepter de Sophie; mais en pénétrant peu à peu dans l'atmosphère pure qu'elle répandait autour d'elle, il en avait été de son imagination et de ses sensations vulgaires ce qu'il en est des poumons habitués aux exhalaisons malsaines des villes quand ils absorbent tout à coup l'air frais, salubre, embaumé des jardins et des campagnes du Midi. Il avait senti germer, éclore et s'épanouir en lui, des sensations inconnues dont il cueillait les fleurs et dont il respirait l'arome avec une sorte d'enivrement. Son cœur se dilatait en jouissances qu'il craignait à chaque instant de voir lui échapper, tant elles étaient fines et immatérielles. Il ne les révélait à personne, dans la crainte de les ternir, et puis il craignait qu'on ne s'en moquât, car, pour les confidents qu'il aurait pris, il aurait été sans doute fort ridicule. Il n'avait rien, dans sa personne, qui motivât de pareilles poésies. D'ailleurs, pourquoi un autre confident que lui-même, puisque ces sensations étaient faites pour lui seul?

Sophie pouvait donc se croire comprise sans avoir eu recours à la moindre explication. Elle était heureuse et fière de la transformation qu'elle opérait dans cette âme; et quand le soir, après une heure ou deux de causerie intime pendant laquelle son mari avait tenu ses mains dans les siennes et l'avait contemplée avec une sorte d'extase, il la quittait en lui disant de lui-même le mot qu'elle lui avait dit la première : « A demain, » elle s'endormait tranquille et satisfaite.

Le lendemain, M. Théodore, à l'heure où il la savait réveillée, venait frapper doucement à sa porte; elle lui disait d'entrer, et pendant une heure ou deux encore il trouvait dans sa chaste intimité un charme sous l'empire duquel il restait pendant les travaux ennuyeux de ses devoirs quotidiens.

La vie matérielle de M. Théodore se ressentait évidemment de ces satisfactions de son cœur, et Sophie disait à M. de Blaru, qui avait continué à être un des intimes de la maison :

— Eh bien! docteur, que disiez-vous donc?

Voyez comme mon mari est heureux, voyez comme il se porte bien.

—C'est vrai, madame, répondait M. de Blaru, et Dieu a mis sans doute dans le cœur des femmes des ressources que la science payerait bien cher; mais de même que vous endormez le mal avec votre affection, vos soins et vos paroles, de même le moindre chagrin pourrait le réveiller d'autant plus intense que le sommeil lui aurait donné des forces. La nature a des lois immuables. Dieu veuille que vous réussissiez dans votre charitable entreprise! mais, dussiez-vous encore m'accuser de matérialisme, comme cela vous arrive quelquefois, j'ai grand peur que vous ne réussissiez pas. Voilà pourquoi je me suis fait un des familiers de votre maison, afin que, le jour où vous vous reconnaîtrez insuffisante et où vous croirez avoir besoin de moi, vous puissiez vous confier à mon grand dévouement et à ma petite science.

Était-ce bien pour cela seulement que M. de Blaru venait dans la maison de Sophie?

Malheureusement, nous sommes de l'avis du

docteur, et nous croyons qu'il ne se trompait pas dans ses prévisions.

Nous avons pour cela quelques indices. M. Théodore n'avait pu rompre complétement avec sa tante, et cette femme devait aider aux événements malheureux que M. de Blaru présageait.

VIII

Cette aimable tante n'était pas de ces esprits auxquels une position comme celle que nous venons de décrire puisse échapper longtemps.

Elle avait interrogé M. de Blaru, et le docteur, qui ne demandait qu'à parler, avait raconté tout ce qu'il savait. Disons-le à la louange de la tante, dans cette circonstance elle ne fit pas le mal sachant qu'elle le faisait. Non. Elle ne douta pas que ses suppositions ne fussent vraies. Les mauvaises natures ont quelquefois une franchise, dans les mauvaises choses, bien

entendu. Incapable de comprendre et d'admettre le sacrifice de Sophie, elle n'y vit qu'un calcul habilement combiné, et trouva facilement dans les traditions de son scepticisme et dans les théories de sa vie les raisons de ce calcul. Elle eut pour son neveu cette commisération protectrice et dédaigneuse en même temps, à laquelle s'autorisent eux-mêmes les gens que la méchanceté de leur esprit a convaincus de leur supériorité.

Or voici ce qui résulta pour elle des quelques visites faites à son neveu, des études qu'elle y fit et des réflexions qu'elle en rapporta.

Madame Printemps était une mère adroite, mademoiselle Printemps était une fort jolie petite rouée, que la vie de province ennuyait, qui n'avait pas de fortune et à qui il avait fallu un mari quand même et la vie de Paris. M. Théodore avait eu la bêtise de se présenter; on l'avait agréé tout de suite, épousé malgré tout. Maintenant le mariage était fait, on se moquait de lui, et pendant qu'il respectait sa femme comme une sœur et qu'il l'adorait comme un

ange, celle-ci ne perdait pas de temps, et commençait avec le sentimental Max Hubert, sous le pseudonyme de l'intérêt et de l'amitié, des coquetteries dont cet imbécile de Théodore ne s'apercevait même pas. Il s'agissait de l'éclairer. C'était un service à lui rendre. Elle ne pouvait permettre qu'on le ridiculisât ainsi. Telles étaient, d'une part, les convictions, et, de l'autre, les intentions de la tante.

Elle s'en ouvrit d'abord à M. de Mérey avec une certaine confiance. Elle parut vouloir le consulter pour qu'il l'aidât à faire cesser un pareil scandale, c'est le mot dont elle se servit. Elle tombait mal. M. de Mérey admirait, adorait Sophie et la protégeait contre tout le monde. Il reçut fort mal les confidences de sa belle-sœur, lui déclara que sa nièce était respectable en tout point, et qu'il ne permettrait pas qu'on fît sur elle la plus mince supposition. Cette réponse, au lieu de persuader, irrita celle à qui elle était faite. La vieille dame connaissait son beau-frère comme un homme d'esprit, qui avait acquis l'expérience de la vie par l'abus

même qu'il en avait fait; elle le savait aussi roué que qui que ce fût en matière de femmes. Ce n'était pas un homme qu'une petite fille de dix-huit ans pût dérouter à ce point; elle ne pouvait donc l'accuser de ne pas voir ce qui était, mais elle l'accusa de s'en faire le complice.

— C'est un vieux débauché, se dit-elle; il sait parfaitement à quoi s'en tenir sur le compte de la petite. Il a l'air de croire à sa vertu, pour se faire payer les intérêts de cette crédulité apparente. Cette mijaurée aura de son parti tous les hommes qui entreront chez elle; mais heureusement je suis là, et j'arrêterai mon neveu.

La bonne tante ne perdit pas de temps. Elle vint un peu plus souvent dans la maison de M. Théodore; elle fit d'abord quelques remarques à haute voix; puis elle donna, en se retirant, certains conseils à double sens à son neveu; puis elle lui fit, quand il venait chez elle, telles questions que son âge et sa parenté lui permettaient de faire, et auxquelles il ne savait

que répondre. Elle infiltra ainsi peu à peu le doute dans cet esprit faible, la défiance dans cette âme inquiète, et l'amena enfin à venir lui demander une explication franche qu'elle se refusa d'abord à lui faire, et qu'elle lui fit de façon à le convaincre.

— Il faut que tu sois aveugle, dit-elle en terminant, pour ne rien voir de ce qui se passe. Que fait, dans ta maison, cette mère qui surveille sa fille comme si cette fille avait encore douze ans? Sophie est ta femme, après tout. Le mariage n'est pas un couvent, un mari n'est pas un frère. Tu ne vois pas le ridicule de ta position. Comment! tu achètes une femme, car c'est l'acheter, puisqu'elle n'a pas de fortune, et tu en fais ta fille, à ton âge! Tu n'avais pas besoin de l'épouser pour cela. Que fait là ton oncle? Le crois-tu capable de donner de bons conseils à Sophie? Il sait bien ce qu'il fait, et s'il est plus vieux que toi, il est plus adroit, et sa conversion subite a une cause. Quoi! ce gaillard qui passait sa vie dans les plaisirs, parmi les femmes, avec les chevaux, au sein des désordres

de tous genres, ne voit plus personne, ne dépense plus d'argent, passe ses journées à causer avec sa nièce, et tu ne vois rien! Enfin, ce Max Hubert, ce Byron de bureau, que tu ne voyais jamais auparavant et qui ne sort plus de chez toi maintenant, qu'y vient-il faire? Apporter à ta femme les confidences de son âme de poëte, de son talent incompris et autres balivernes du même goût. Et qui est-ce qui paye tout cela? C'est toi. Et tu attends qu'il plaise à ta femme de t'aimer! Allons! allons! tu es un grand homme.

C'est par de semblables discours que la tante ébranlait définitivement chez son neveu le reste de confiance qui s'y débattait encore, et le soir où elle lui tint, en dînant, le discours dont nous venons de citer les dernières lignes, il rentra chez lui, agité de résolutions toutes nouvelles.

Il trouva son salon occupé par Sophie, sa mère, M. de Mérey et Max. Madame Printemps commençait à s'endormir au murmure de la conversation des trois autres personnes.

Cette réunion offrait à M. Théodore l'occasion

de frapper un grand coup et de prouver tout de suite qu'il était un homme.

Sophie s'aperçut tout de suite de l'agitation où était son mari. Elle n'en soupçonna pas la véritable cause : elle crut y voir les symptômes d'une de ces attaques qu'elle croyait en voie de guérison.

M. Théodore ne la regardait pas, sans doute parce que, malgré lui, au seul aspect de sa femme, il doutait de ce que sa tante lui avait dit.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda Sophie en se levant et en lui prenant les mains.

— J'ai... à vous parler, lui répondit M. Théodore d'un ton sévère dans les premiers mots, mais dont la sévérité s'éteignit avec la dernière syllabe sous le regard calme de la belle enfant.

— Parlez, mon ami, je vous écoute.

— Mais c'est avec vous seule que je veux m'entretenir.

— Autrement dit, tu nous mets à la porte, dit M. de Mérey en se levant et en riant. Adieu alors.

M. Théodore ne répondit rien.

Le baron s'approcha de madame Printemps, comme pour prendre congé d'elle, et lui dit tout bas :

— Théodore n'est pas dans son état ordinaire ce soir : surveillez-le.

Puis, prenant son neveu à part :

— Tu as dîné avec ta tante, lui dit-il; elle t'a dit quelque sottise. Prends garde, c'est une mauvaise femme.

Et tout haut :

— A demain, ma nièce.

Et dans ces mots il y avait comme la promesse d'une protection toujours prête.

Pendant ce temps, Max avait pris son chapeau et salué Sophie, sa mère et son chef de bureau, sans se permettre aucune allusion aux réflexions que cette scène lui faisait faire. Il se retira avec le baron.

— Qu'avez-vous à me dire? demanda Sophie quand elle fut seule avec son mari et sa mère, et de sa voix la plus douce.

— Rentrez dans votre chambre, je vous le dirai.

Sophie embrassa sa mère et rentra dans sa chambre. M. Théodore l'y suivit.

Elle s'assit tranquillement auprès du feu. Son mari resta debout. Madame Printemps écoutait à la porte.

M. Théodore hésita quelques instants; il sentait toute sa force, ou plutôt toute la mauvaise influence de sa tante l'abandonner peu à peu.

— Sophie, lui dit-il, croyez-vous que je vous aime?

— J'en suis sûre, mon ami.

— Puis-je croire que vous m'aimez?

— Vous pouvez le croire.

— Et si je vous demandais une preuve?

— Je vous la donnerais.

— Quelle qu'elle fût?

— Oui, car vous ne pouvez me demander de mon affection pour vous qu'une preuve que je puisse vous donner.

— Eh bien...

M. Théodore hésita.

— Eh bien? répéta Sophie comme pour l'encourager.

— Eh bien, Sophie, si je vous demandais de ne plus recevoir M. de Mérey.

— Je ne le recevrais plus, mais vous ne me demanderez pas cela, parce que vous savez que mes conseils peuvent être utiles à votre oncle et que j'ai déjà apporté de bonnes transformations dans sa vie.

— Cependant, si je l'exigeais?

— J'obéirais.

— Et si je fermais ma porte à M. Max Hubert, que diriez-vous?

— Que vous avez tort, parce qu'il est malheureux et que nous pouvons lui être utiles; mais comme vous êtes le maître ici, j'obéirais encore.

— Eh bien, mais ce n'est pas tout.

— Parlez.

M. Théodore semblait peu à peu envahi par une agitation extraordinaire. Par moments, la pensée lui échappait, sa parole devenait lourde et il tremblait tout à coup comme sous l'atteinte d'une fièvre subite. Cet état ne pouvait échapper à Sophie.

— Qu'avez-vous donc ce soir? lui dit-elle; vous êtes souffrant, mon ami.

— Oui, je souffre, continua-t-il, et c'est vous qui me faites souffrir.

— Moi ! comment?

— Vous ne m'aimez pas.

— Vous êtes fou.

— Alors, il faut me le prouver.

Sophie commença à s'alarmer réellement de l'agitation où elle voyait son mari.

— Il faut me le prouver, reprit-il, comme s'il eût eu besoin de se répéter les derniers mots qu'il avait dits pour trouver ceux qu'il lui restait à dire.

— Ordonnez.

— Je ne veux plus que personne reste auprès de vous.

— Soit.

— Pas même votre mère.

— Pas même ma mère ! que vous a-t-elle fait?

— Je ne le veux pas ! s'écria M. Théodore avec un éclat de voix terrible, avec un geste menaçant et en marchant vers Sophie.

Celle-ci se leva, mais elle resta calme.

— C'est bien, mon ami, dit-elle, ma mère partira. Dieu a dit à la femme : Tu quitteras ta mère pour suivre ton époux.

A ces mots, madame Printemps parut, plus pâle que sa fille.

— Mais, moi, dit-elle, je ne partirai pas.

— Vous ne partirez pas! s'écria M. Théodore.

— Non, parce que je commence à croire que le sacrifice que ma fille a fait est au-dessus de ses forces et qu'elle a besoin auprès d'elle de quelqu'un qui la protége contre vous.

— Quel sacrifice? demanda le pauvre homme, vacillant et regardant autour de lui comme un homme ivre, quel sacrifice?

Madame Printemps allait parler. Sa fille se précipita au-devant de ses paroles, et lui mettant la main sur la bouche :

— Silence, ma mère, lui dit-elle.

Et revenant auprès de son mari :

— Voyons, mon ami, lui dit-elle de sa voix la plus douce, vous êtes en mauvaise disposi-

tion ce soir, vous avez besoin de repos; il faut vous mettre au lit. Voulez-vous rester dans ma chambre ou voulez-vous rentrer dans la vôtre? En tous cas, je passerai la nuit auprès de vous, et nous reparlerons demain de tout ce que vous m'avez dit ce soir. Tout ce que vous voudrez se fera. C'est dit.

A mesure que Sophie parlait, il se passait une chose étrange en son mari. Il la regardait avec une sorte d'attendrissement enfantin; il souriait à sa voix, ses bras retombaient inertes aux deux côtés de son corps qui se balançait comme s'il eût dû tomber; enfin ses yeux s'emplirent de grosses larmes, ses traits se contractèrent, il étendit les bras et il allait tomber à genoux devant sa femme pour lui demander pardon du mal qu'il lui avait fait, quand il poussa un grand cri et roula sur le parquet en proie à des convulsions effrayantes.

Les yeux hagards et injectés de sang, la bouche écumante, il se tordait par terre en se déchirant la poitrine et en se frappant la tête aux angles des meubles. Du reste, pas un cri,

pas un mot, pas une plainte, rien qu'une respiration ardente et précipitée comme celle d'un cheval qui s'emporte.

Sophie commença peut-être à comprendre qu'il est tels maux dans le catalogue des expiations humaines contre lesquels la plus pure vertu, le dévouement le plus chrétien ne sauraient lutter. Elle sentit son impuissance, elle pâlit et balbutia seulement ces mots :

— Le médecin!

Madame Printemps s'apprêta à sonner, mais Sophie lui dit :

— Non, il ne faut pas qu'un domestique entre dans cette chambre; il faut que nul ne voie ce qui se passe, c'est trop affreux.

Madame Printemps sortit un instant et reparut bientôt.

Le malade était toujours dans le même état. Les deux femmes ne savaient que faire pour le calmer. Pendant ces sortes de crises, les forces se triplent, se quadruplent, et Sophie et sa mère n'osaient approcher de ce corps qui, par moments, se relevait à demi, pour retomber et

se meurtrir de nouveau; dont les pieds battaient l'espace et dont les mains brisaient comme du verre tout ce qu'elles pouvaient saisir. Ce n'était plus une chose humaine que cet homme aux veines gonflées comme des cordes, aux cheveux hérissés, aux ongles sanglants.

Où était l'âme pendant ce temps-là?

M. de Blaru était chez lui quand on vint l'y chercher. Il accourut tout de suite.

— Voyez ce qui se passe, docteur, lui dit madame Printemps avec effroi.

M. de Blaru regarda le patient d'un œil calme et accoutumé.

— Vous n'avez pas voulu me croire, madame, dit-il en se tournant vers Sophie; vous voyez cependant que je ne vous mentais pas.

— C'est vrai, monsieur, mais que faut-il faire?

— Rien.

— Rien!

— Quand il aura usé ses forces à se meurtrir, à se soulever, à se rouler comme il le fait en ce moment, reprit M. de Blaru avec une sorte de

mépris pour l'être dont il parlait, il s'endormira d'un sommeil parfaitement tranquille dans lequel s'éteindra complétement le souvenir de cette attaque. Puis dans un mois, dans quinze jours, demain peut-être, elle le reprendra, et s'il est dans une chambre étroite il pourra se tuer contre les murs, et si vous êtes à portée de sa main c'est vous qu'il tuera. Voilà l'homme que vous avez épousé, madame. Maintenant, si vous voulez, je vais aller chercher un de mes confrères, nous allons constater l'épilepsie, nous ferons mettre le sujet dans une maison de santé, et nous obtiendrons la séparation pour vous. C'est tout ce que nous pouvons faire.

— Et c'est ce qui sera fait, répliqua madame Printemps avec résolution.

Sophie ne répondit rien. Elle n'avait pas entendu. Elle priait.

IX

Sophie passa toute la nuit à veiller M. Théodore, lequel dormait d'un sommeil calme et régulier comme s'il ne s'était rien passé avant qu'il s'endormît. La tête appuyée sur sa main droite, la pauvre enfant songeait, tandis que sa mère, tenant son autre main dans les siennes, lui demandait pardon de la vie qu'elle lui avait faite en lui conseillant ce mariage. Sophie paraissait toujours aussi résignée, mais madame

Printemps pleurait, la suppliait de s'en tenir à cette première épreuve, et lui promettait de réparer, autant qu'il lui serait possible, le mal dont elle était cause.

— Nous quitterons Paris, lui disait-elle ; nous retrournerons à la campagne dans notre petite maison, que nous n'aurions jamais dû abandonner, et où nous étions si heureuses. Pardonne-moi, mon enfant, c'est moi qui ai voulu ce qui arrive, mais je croyais bien faire, et la meilleure mère peut se tromper une fois.

Sophie ne répondait à ces paroles que par des serrements de main et des baisers. Elle ne prenait pas de résolution; elle ne s'engageait à rien. Sans doute elle attendait pour cela le réveil de son mari.

Au jour, M. Théodore se réveilla. Dès que Sophie le vit ouvrir les yeux, elle fit signe à sa mère de se retirer et de la laisser seule avec lui. Le malade ne se souvenait de rien, il ne ressentait aucun malaise, il ne comprenait pas pourquoi Sophie était au chevet de son lit, et comment il se trouvait dans la chambre de sa

femme au lieu de se trouver dans la sienne.

— Tu ne t'es pas couchée, Sophie? lui demanda-t-il.

— Non, mon ami.

— Pourquoi donc?

— Vous avez été un peu indisposé hier au soir, et j'ai passé la nuit auprès de vous; mais grâce à Dieu, vous avez bien dormi, et vous êtes tout à fait remis ce matin.

Sophie trompait M. Théodore. Il avait repris sa raison, mais son visage gardait les traces de l'attaque de la veille. Ses yeux étaient rougis, cerclés de noir et de bistre, les lèvres pâlies, les joues marbrées, le front sillonné d'égratignures qui ressemblaient à des rides de sang.

Quand il apprit qu'il avait été malade, M. Théodore se rappela sa visite à sa tante, l'agitation où cette visite l'avait mis, la scène qu'il avait faite à sa femme; puis ne se souvenant plus comment cette scène s'était terminée, et se retrouvant couché, veillé par Sophie, il eut un pressentiment de la vérité et regarda sa femme avec anxiété pour lire sur son visage s'il se trom-

pait ou non. Mais Sophie se contenta de lui sourire, et ce sourire ne lui apprit rien.

— As-tu fait appeler M. de Blaru? demanda-t-il alors.

— Oui, certes.

— Qu'a-t-il dit?

— Que ce n'était rien, que vous aviez eu une contrariété sans doute et que vous n'aviez besoin que de repos. En effet, on vous a couché et vous avez dormi jusqu'à présent sans fièvre et sans agitation.

— M. de Blaru reviendra-t-il ce matin?

— Non; il a dit que c'était inutile.

— Il ne s'était pas trompé, ma bonne Sophie; j'avais été bien contrarié hier, on m'avait dit du mal de toi; j'avais cru à de méchantes suppositions, j'avais l'esprit bouleversé, car je t'aime, tu n'en doutes pas. Je me rappelle tout maintenant. Je suis rentré, j'ai congédié les gens qui étaient là, nous sommes entrés dans cette chambre. J'ai voulu t'imposer de ne plus voir tes amis, de te séparer de ta mère; tu as consenti à tout avec cette douceur et cette bonté

qui te mettent au-dessus de toutes les autres femmes; puis cette douceur, au lieu de me calmer, m'a irrité davantage, et alors.... alors, répéta une seconde fois M. Théodore, qui s'arrêtait de nouveau, effrayé de cette solution de continuité dans son souvenir, car elle lui rappelait ses terreurs d'autrefois; alors... je ne me rappelle plus rien, ajouta-t-il avec une sorte de découragement; mais, toi, tu te le rappelles, Sophie; au nom du ciel, dis-moi ce qui s'est passé.

— Alors, mon ami, vous vous êtes trouvé mal.

— Mais je ne me rappelle pas non plus être revenu à moi.

— Le sommeil vous a pris dans votre évanouissement même.

M. Théodore regarda Sophie. Elle avait l'air de dire la vérité. Elle la disait en effet; seulement, elle passait les détails qui donnaient à cet évanouissement son terrible et véritable caractère.

— Sophie, reprit M. Théodore, j'ai été injuste pour toi; m'as-tu pardonné?

— Je ne vous ai même pas accusé.

— Je te promets de ne plus jamais te faire de peine; si je t'en fais encore, tu me quitteras, car je ne serais vraiment pas digne d'une compagne comme toi.

En parlant ainsi, les yeux de M. Théodore se mouillaient de larmes, peut-être moins par repentir d'avoir mal traité Sophie, que par honte de l'état dans lequel il doutait de moins en moins qu'elle l'eût vu.

— Maintenant, continua-t-il en pressant et en baisant sa main, va prendre un peu de repos, mon enfant; moi, je vais essayer de dormir encore.

Sophie tendit son front à son mari et quitta la chambre.

— Eh bien? lui demanda sa mère, qui l'attendait dans la chambre voisine.

— Eh bien! il est calme, et ne se doute de rien. Quel mal étrange!

A peine M. Théodore fut-il seul, qu'il essaya de se lever; mais il subissait cette prostration générale qui avait toujours suivi les crises mys-

térieuses dont il avait fait le récit à M. de Blaru, et avec lesquelles il croyait en avoir fini.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-il avec l'accent de la prière et de la peur.

Cependant il fit un effort et parvint à se mettre sur son séant. Alors, de sa main droite, jaune comme la cire, il se cramponna au bois de son lit, pour ne pas tomber dans le mouvement qu'il allait faire, car il se sentait la tête bien lourde, et, descendant de son lit, il ouvrit les rideaux de la fenêtre et marcha droit vers la glace de la cheminée. Il vit le sang de son visage et de sa poitrine. Il ne pouvait plus douter. Il ne murmura pas une parole, il ne fit pas entendre une plainte, il se recoucha et sonna.

Un domestique parut.

— Allez me chercher M. de Blaru tout de suite, lui dit-il en ayant soin de ne pas montrer son visage, et c'était sans doute tout ce que ses forces lui permettaient, car il cacha sa tête dans son oreiller et fondit en larmes comme un enfant.

Il pleurait encore quand on lui annonça

M. de Blaru; mais il en avait sans doute fini avec cette faiblesse, car il essuya ses yeux à la hâte, releva la tête, et regardant le médecin d'un air résolu :

— Cette fois, docteur, lui dit-il, je vous prie de m'avouer toute la vérité.

— Que voulez-vous savoir? répondit M. de Blaru d'un ton qui prouvait qu'il était prêt à tout dire.

— Le jour de mon mariage, quand vous êtes venu me questionner sur ma santé, que vouliez-vous savoir ?

— Si vous étiez atteint de la maladie que je croyais?

— Et pourquoi vouliez-vous vous en assurer?

— Pour empêcher votre mariage, comme c'était mon droit; car, si cette maladie existait, le mariage pouvait et devait être un malheur pour votre femme, pour vos enfants et pour vous-même.

— Quand je vous ai eu tout raconté, vous m'avez dit que je n'avais rien à craindre.

— C'était mon devoir.

— Et cependant le mal existait.

— Oui.

Si maître de lui que semblât M. Théodore, il pâlit à ce mot.

— Pourquoi n'avez-vous pas empêché mon mariage?

— J'ai fait ce que j'ai pu. J'ai prévenu madame Printemps.

— Et elle a sacrifié sa fille! fit M. Théodore avec une sorte de mépris.

— Non. Sa fille a entendu notre conversation, elle a dit que plus vous étiez malheureux, plus vous aviez besoin d'affection et de soins, et elle s'est sacrifiée elle-même.

— Et depuis hier...?

— Elle n'a pas changé d'avis.

— Il n'y a aucun moyen de guérir ce mal?

— Aucun. La nature le donne, la nature seule peut le guérir.

— Si vous aviez eu cette franchise la première fois, vous auriez empêché un grand malheur, car je n'aurais pas accepté le sacrifice

de Sophie. Je ne vous en remercie pas moins. Ne dites rien à ma femme de notre conversation.

— Mais, vous, qu'allez-vous faire? demanda M. de Blaru, étonné du sang-froid de son malade.

— Soyez tranquille, je vais faire ce que doit faire un honnête homme.

M. Théodore congédia le médecin, se leva, écrivit une longue lettre qu'il mit dans sa poche, demanda si Sophie était réveillée et si elle pouvait le recevoir.

La jeune femme ne s'était pas couchée. Depuis le matin elle s'entretenait avec sa mère.

Elle se rendit à la demande de M. Théodore.

— Sophie, lui dit celui-ci après l'avoir contemplée quelques instants avec admiration et reconnaissance, j'ai à vous parler de choses sérieuses.

— Je vous écoute.

— Je ne veux plus habiter Paris; nous allons partir.

— Quand?

— Aujourd'hui même.

— Tout de suite ?

— Non, ce soir.

— C'est bien. Ce soir, je serai prête.

— Vous ne me refusez donc pas ?

— Pourquoi vous refuserais-je ?

— Nous allons vivre dans une solitude complète.

— Tant mieux.

— Nous ne verrons jamais personne.

— Soit.

— Pas même votre mère.

— Vous me permettrez de lui écrire ?

— Oui. Mais vous savez ce qui me condamne à cette retraite ?

— Non.

— M. de Blaru m'a tout avoué.

Sophie tressaillit.

— Oui, reprit M. Théodore, je suis atteint d'un mal affreux, je suis forcé de fuir la société des hommes pour ne pas attendre qu'ils me fuient ; je ne puis vivre complétement seul, car il faut que quelqu'un me soigne si je suis ma-

lade; j'ai peur de mourir sans secours, j'ai peur de vivre sans affection; je n'ai que vous, et je n'aime que vous au monde. Je vous condamne à une bien douloureuse existence, car le mal dont je suis frappé peut ne me tuer que dans vingt ans d'ici, comme il peut me tuer demain. Me jurez-vous que vous ne m'abandonnerez jamais?

— Je vous le jure.

— C'est bien.

M. Théodore était en proie à une grande émotion.

— Vous ne parlerez de ce départ à personne, lui dit-il.

— A personne.

— Cependant, avant de partir, je veux revoir ceux qui ont été bons pour moi : mon oncle, Max Hubert. Vous les inviterez à dîner aujourd'hui avec nous.

— Oui.

— Maintenant, avez-vous quelque chose à me demander en échange de ce que vous faites pour moi?

— Une seule chose.

— Dites.

— Vous abandonnez votre place au ministère?

— Oui.

— Il y a longtemps que Max Hubert est malheureux; il a un vieux père à soigner, une sœur à soutenir; demandez cette place pour lui. Ce sera, je crois, une bonne action.

— Ce sera fait. Cette demande accompagnera ma démission. Est-ce tout?

— Oui.

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser, Sophie?

La jeune femme tendit son front.

M. Théodore la pressa dans ses bras en lui disant :

— Vous êtes une sainte, et Dieu vous récompensera un jour.

Là-dessus il sortit, non sans s'être retourné plusieurs fois pour sourire encore à cette belle et douce créature.

Quand son mari fut parti, Sophie commença

les préparatifs de son départ, comme s'il se fût agi d'un voyage ordinaire, puis elle écrivit à Max et à M. de Mérey de venir dîner avec elle et M. Théodore, puis elle alla elle-même faire ses adieux à Catherine qui ne pouvait quitter son père et qu'elle ne devait plus revoir.

M. de Mérey n'avait pas attendu l'invitation de sa nièce pour venir prendre de ses nouvelles. En la quittant, la veille, il avait bien deviné, à l'agitation de M. Théodore, qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, et comme il savait à quoi s'en tenir sur l'état de son neveu, il pensa qu'il pouvait être bon à quelque chose dans la maison, et il y accourut à l'heure où il savait que M. Théodore n'y était pas.

Il ne trouva que madame Printemps, qui lui raconta tout ce qui s'était passé.

— Il faut en finir, lui dit le baron, je me charge de tout, laissez-moi faire ; le dévouement a ses bornes.

Il était là quand Sophie revint de chez Catherine; mais comme Max venait d'arriver, il ne put s'entretenir librement avec elle.

On n'attendait plus, pour se mettre à table, que le retour de M. Théodore.

Tout le monde était soucieux, les uns, comme le baron et Max, par pressentiment; les autres, comme Sophie et sa mère, avec connaissance de cause. C'eût été bien pis encore, si l'on eût connu le prochain départ de Sophie, départ que sa mère elle-même ignorait encore.

M. Théodore devait rentrer à six heures. A six heures et demie on l'attendait toujours.

A six heures trois quarts à peu près, on sonna.

— C'est lui, fit le baron.

Un domestique parut, et remit à Sophie une lettre d'un assez fort volume.

— L'écriture de mon mari! dit-elle avec émotion. Qu'est-ce que cela signifie?

Et, d'une main tremblante, elle décacheta la lettre.

X

Cette lettre était touchante, et bien faite pour étonner et pour émouvoir Sophie.

Elle contenait ces mots :

« Ne m'attendez pas, Sophie; je ne viendrai pas vous chercher pour le voyage que vous avez accepté avec tant de résignation; vous ne me reverrez même plus. C'est à moi de rompre les liens que les lois humaines, complices de votre dévouement et de mon égoïsme, nous ont fait contracter. Je vous le jure, je n'ai jamais fait le mal volontairement, et, par conséquent, je

ne me reconnais pas le droit d'associer éternellement à ma vie de misères, de douleurs et d'isolement l'existence d'une femme qui, comme vous, mérite toutes les félicités de ce monde. Mon seul tort c'est, ayant été malheureux toute ma vie, d'avoir cru un instant que je pourrais cesser de l'être, et d'avoir osé vous aimer. Nul ne vous aimera jamais comme je vous aime ; mais de combien de maladresses, de dangers, de ridicules, un amour comme le mien n'eût-il pas été accompagné ! Maintenant que je suis de sang-froid, je me demande comment j'ai eu l'audace de vous demander à votre mère et comment vous avez eu le courage de m'accepter.

« Que de raisonnements il aura fallu vous faire entendre, ou plutôt, pardon de ma supposition première, quelle preuve éclatante vous donniez là de toutes les vertus de votre âme ! Vous aviez deviné en moi un pauvre être qui avait besoin d'affection, et votre cœur généreux, enthousiaste du bien à faire, a entrepris de me donner le bonheur que je n'avais jamais eu au détriment de celui que vous deviez avoir. Soyez

bénie pour cette pieuse tentative. Puis, quand, plus tard, vous avez appris la sinistre vérité, que je soupçonnais, mais que je ne connais que d'hier; quand vous pouviez revenir sur vos pas, et que vous avez scellé votre dévouement d'un sacrifice nouveau, d'autant plus grand qu'il restait ignoré, d'autant plus noble que je ne devais jamais le connaître, n'avez-vous pas, aux yeux de Dieu, acquis le droit d'être heureuse un jour, selon les souhaits naturels de votre cœur? Et quand, entre ce bonheur et vous, il n'existe d'autre obstacle que moi, dois-je hésiter à le faire disparaître?

« Cependant, ne craignez rien. Je ne vais pas me tuer. Je ne voudrais pas tacher votre passé du souvenir de ma mort volontaire, votre piété vous en donnerait le remords, bien que vous en fussiez innocente, car, pour une âme comme la vôtre, n'avoir pu faire le bien est déjà presque un malheur. Non, je vais vivre, seulement je tuerai autour de moi tout ce qui me prouverait ma vie à moi-même. J'ai choisi une retraite où nul ne saura qui je suis, où ceux qui m'auront

connu auront le droit de m'oublier, où ceux qui me connaîtront ne demanderont qu'à me laisser seul. J'attendrai là, en me rappelant et en bénissant les quelques jours heureux que je vous dois, que Dieu vous fasse tout à fait libre en me rappelant à lui. Si je vous ai demandé ce matin de m'accompagner dans cette solitude, c'est que je savais d'avance que vous y consentiriez, et que je voulais puiser dans cette nouvelle preuve de votre charité chrétienne la force d'accomplir le sacrifice que je croyais vous devoir et que je vous fais.

« Adieu, chère Sophie ; si vous avez quelque chose à me reprocher, pardonnez-le-moi, je n'ai pas été coupable d'intention. Quant à moi, je vous adore, je vous vénère, et je vous bénis comme une sainte.

« J'ai eu quelques mauvaises pensées sur les personnes au milieu desquelles vous serez quand vous recevrez cette lettre ; exprimez-leur-en mon repentir et mes regrets. J'ai fait ce que vous me demandiez pour Max ; puisse-t-il être heureux ! il ne l'a jamais été, même autant que

moi, et cependant il le mérite peut-être davantage. C'est un grand esprit, un grand cœur et une grande âme. Je suis heureux que mon malheur lui serve à quelque chose. C'est à vous qu'il le doit. Je vous confie à M. de Mérey, à notre oncle. Votre vertu seule et votre conscience peuvent vous défendre contre les calomnies que notre séparation va faire naître autour de vous; mais il est telles circonstances où le bras d'un homme est nécessaire à une femme. Dites-lui que je lui demande sa protection pour vous. De cette façon, il n'aura plus le droit de mourir comme il le voulait, puisqu'il aura un devoir à remplir en ce monde.

« Je n'ai plus besoin de rien. Je garde de ma petite fortune, que j'aurais voulu consacrer à la satisfaction de vos désirs, ce qui m'est absolument nécessaire pour vivre matériellement; je vous donne le reste en toute propriété, comme vous l'attesteront les papiers en règle que je joins à cette lettre. Ce n'est pas un cadeau que je vous fais, mais comme je sais que votre mission sur la terre est de faire le bien, je vous

mets à même, selon mes ressources personnelles, de remplir cette mission.

« Adieu encore une fois, chère enfant ; priez votre mère, dont j'aurais voulu faire la mienne, de me pardonner les alarmes que j'ai pu donner à son amour pour vous ; soyez heureuse, tandis que je vais employer le temps que Dieu me laissera vivre, à mériter le ciel, afin de vous revoir un jour dans un monde meilleur. »

A cette lettre simple et sur laquelle étaient plusieurs fois tombées les larmes de Sophie pendant qu'elle la lisait, était jointe une donation de tout ce que possédait M. Théodore, à l'exception d'une rente de quinze cents francs à peu près qu'il se réservait pour vivre.

Les témoins de cette scène avaient suivi avec anxiété sur le visage de Sophie le reflet des émotions que lui causait cette lecture, et quand elle eut fini, chacun lui demanda ce qui lui arrivait.

Elle passa la lettre à sa mère, et resta toute pensive.

Madame Printemps eut, malgré elle, en prenant connaissance de la résolution de M. Théodore, un mouvement de joie.

Avant tout, pour une mère, le bonheur de sa fille. Or, après ce qui s'était passé la veille, madame Printemps était convaincue que Sophie ne pouvait être heureuse que loin de son mari. Elle la prit dans ses bras et l'y pressa longtemps comme on presse une personne sauvée d'un cas de mort et qu'on est sûr de conserver.

Cette joie, en opposition avec les larmes de Sophie, intriguait de plus en plus les assistants, Max et le baron. Madame Printemps raconta alors l'événement de la veille et couronna ce récit par la lecture de la lettre que sa fille venait de recevoir.

Cette lecture étonna les deux auditeurs en les attendrissant.

— Le pauvre garçon ! dit M. de Mérey.

— L'honnête homme ! dit Max.

Et chacun d'eux, s'approchant de Sophie, lui témoigna, selon sa nature, les marques de son intérêt.

L'émotion de Sophie avait fait place à une rêverie mélancolique, à une sorte de sommeil de l'âme. Tant d'événements s'étaient succédé depuis deux mois dans sa vie, qu'elle avait cru devoir être toujours calme et régulière, qu'elle commençait à ne plus se rendre un compte bien exact de leur réalité. Elle ne pouvait qu'admirer et plaindre M. Théodore. Lui savoir gré de ce qu'il faisait, c'eût été presque s'en réjouir, et Sophie était incapable de puiser une joie dans ces conséquences heureuses pour elle de la douleur d'un homme qui avait été, qui était encore son mari; mais, au fond, elle ne pouvait pas se cacher qu'il y avait bonheur à redevenir libre, à être rendue à sa mère et à toute sa vie de jeune fille, au lieu de rester exposée, comme elle l'avait été le jour précédent, aux terreurs et aux dangers d'un mal que sa piété pouvait soutenir, mais que ses soins ne pouvaient même calmer. Cependant s'il eût été en son pouvoir de s'opposer aux projets de M. Théodore, elle l'eût fait; mais quels moyens employer ? Comment découvrir cette retraite dont il ne donnait au-

cun indice? Auprès de qui se renseigner? Elle ne lui connaissait pas d'autres amis que ceux qui se trouvaient en ce moment auprès d'elle, excepté sa tante; mais ce n'était certainement pas à elle qu'il avait été faire ses confidences. Il n'en avait sûrement fait à personne. Restait le notaire chez lequel il avait opéré le transfert de ses biens et qui, chargé peut-être de lui faire tenir annuellement ou mensuellement la rente qu'il s'était réservée, pourrait donner quelque indication.

Sophie prit le bras de M. de Mércy et se rendit chez cet homme. Il ne savait rien. Il avait vu M. Théodore dans la journée; il avait fait tout de suite pour son client le travail qu'il lui demandait; il lui avait remis en espèces trente mille francs, sans lui demander ce qu'il comptait faire de cette somme et sans que M. Théodore le lui dît : ce dernier lui avait paru être dans son état normal. Ils avaient causé de choses insignifiantes; M. Théodore l'avait quitté, et il ne l'avait pas revu. Ce qu'il croyait seulement se rappeler, c'est que M. Théodore lui

avait dit qu'il partait pour un très-long voyage.

Sophie rentra, en se disant que son mari avait pris cette résolution de retraite dans un moment de fièvre, mais qu'il reviendrait sans nul doute, et, à partir de ce jour, elle l'attendit en effet comme s'il eût été en voyage. Deux ou trois semaines se passèrent sans rien amener de nouveau, du moins pour elle; car pendant ce temps il y eut quelque changement, soit dans la vie, soit dans la fortune, soit dans les habitudes des personnes qu'elle était à même de voir.

Sophie commença à croire qu'elle aurait plus besoin qu'elle ne le croyait de l'appui de son oncle.

Elle avait revu M. de Blaru à qui elle avait appris les dernières circonstances que nous avons fait connaître. Le docteur avait reçu avec joie la nouvelle de cet étrange événement, et peu à peu il s'était dessiné sous un nouvel aspect aux yeux de la jeune femme. D'abord ses visites étaient devenues plus fréquentes que par le passé; l'isolement de Sophie, les inquié-

tudes de ce veuvage marital, le désir d'avoir des nouvelles motivaient bien un peu cette assiduité; mais bientôt elle dut en discerner la véritable cause. M. de Blaru ne se présenta plus seulement comme médecin, il se présenta comme consolateur; il essaya de faire comprendre à Sophie qu'elle pouvait utiliser au profit de son cœur la liberté qui lui était rendue, que Dieu n'acceptait pas les sacrifices qu'on s'imposait volontairement contre les lois naturelles, que tôt ou tard il fallait aimer, et, s'enhardissant par le silence de celle qui l'écoutait, sans doute en pensant à autre chose, il arriva à lui avouer qu'il l'aimait depuis le jour où il l'avait vue pour la première fois; qu'il avait donné une preuve de cet amour en essayant d'empêcher un mariage qui devait faire son malheur et celui de Sophie; que cet amour avait survécu aux combats qu'il lui avait livrés depuis, et que, maintenant qu'elle était libre, il se croyait en droit de lui en faire l'aveu.

Dès les premiers mots de sa déclaration, M. de Blaru avait compris, à l'étonnement qu'a-

vait montré Sophie, qu'il commettait une maladresse dont il espéra se tirer par l'exaltation de ses paroles, par la peinture exagérée de ses sentiments, par la violence de sa passion; mais il parlait là une langue que la chaste jeune fille ne pouvait comprendre, et de ce qui n'était d'abord qu'une maladresse, il fit une mauvaise action. Sophie pouvait lui pardonner la confidence de cet amour vrai ou faux, mais non qu'il la crût capable de complicité, comme il l'avait fait à la fin de cette élégie de mauvais goût, que rien ne motivait, ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans les probabilités de la vie à venir de Sophie. Il fallait être un sot pour ne pas s'apercevoir que cette femme passait au-dessus des vulgarités humaines, dans une atmosphère supérieure, qu'aucune émanation terrestre ne pouvait corrompre; que les hommages des hommes s'arrêtaient à ses pieds et ne montaient pas jusqu'à ce cœur qui ne pouvait s'ouvrir à l'amour, s'il s'y ouvrait jamais, que par une inspiration d'en haut, puisqu'elle était plus près du ciel que de la terre.

Si maladroite, si offensante que soit une démarche comme celle que M. de Blaru avait faite, il faut toujours qu'une femme y réponde, pour éviter qu'elle se renouvelle. Sophie y répondit en rappelant au médecin que, si elle était libre, elle n'était pas veuve, et que, le fût-elle, le souvenir de l'homme qui aurait été son mari suffisait aux exigences de son cœur; qu'elle le remerciait de ce témoignage d'affection exprimé peut-être un peu trop vivement; qu'elle en prenait ce qu'elle devait en prendre, c'est-à-dire l'esprit plutôt que la lettre, et qu'elle lui continuait ses sentiments d'estime, d'amitié et de reconnaissance pour l'intérêt qu'il avait pris à elle, dans les circonstances difficiles où elle s'était trouvée.

Malheureusement M. de Blaru était une mauvaise nature. Il reçut cette réponse comme on reçoit un affront, en se promettant de s'en venger. Au lieu de reconnaître tout de suite qu'il s'était trompé, de tendre la main à Sophie, de lui demander franchement pardon de cette tentative ridicule et de rester son ami le plus dé-

voué, comme eût fait un cœur loyal, il se blessa de la position fausse dans laquelle il s'était mis, il s'en prit à la pauvre enfant, et devint son ennemi acharné. Aidé de la tante de M. Théodore, il se mit à interpréter, de façon à satisfaire ses rancunes, la vie nouvelle de Sophie.

Le texte ne leur manquait pas, et vous allez voir comme des positions les plus honorables, comme des affections les plus saintes, les mauvaises petites passions de certaines gens peuvent tirer des déductions honteuses et vraisemblables.

Max Hubert avait obtenu la place de M. Théodore. Le ministre avait tenu sa parole. Vous devinez le changement que cet avancement inattendu avait apporté dans la vie de Catherine et de Max. Leur père était en un trop pitoyable état pour en jouir et même pour s'en apercevoir. Il n'y eut peut-être dans tout cela qu'une douleur pour lui, s'il était encore accessible à quelque douleur, quand on le transporta de la modeste mansarde de l'expéditionnaire dans l'appartement plus confortable du chef de bureau. Ca-

therine avait appris que son frère devait à Sophie cette nouvelle position, et qu'au moment où elle avait accepté de se retirer du monde avec son mari, elle y avait mis presque pour condition que M. Théodore ferait donner à Max la place qu'il abandonnait. Aussi Catherine avait-elle pour Sophie une affection à toute épreuve, une reconnaissance sans limites, qui s'étaient encore augmentées par suite de nouvelles preuves d'amitié qu'elle venait de recevoir tout récemment encore.

XI

En effet, la pauvre enfant avait été éprouvée de nouveau. Le vieux Hubert était mort, sans secousse, sans regret, mais enfin il était mort, et, bien que cet accident fût prévu depuis longtemps, bien qu'il pût même être considéré comme un bonheur, et que le repos définitif fût préférable à la vie inanimée du malade, Catherine et Max n'étaient pas des cœurs à se faire un pareil raisonnement devant le cadavre de leur père. Depuis longtemps, il n'avait plus le sentiment de leur affection, il ne parlait plus, il

n'entendait rien, il ne voyait pas, mais enfin il respirait encore et les deux enfants pouvaient le toucher, le soigner, l'aimer; s'ils n'avaient plus la joie de cet amour, ils en avaient le respect, l'habitude, le besoin; et quand, réunis tous deux auprès de son lit, ils le veillaient en causant à voix basse, le souvenir de leur enfance, des soins, des caresses, des conseils qu'ils avaient reçus autrefois de cette matière inerte aujourd'hui, leur cachait un moment la réalité présente et les faisait croire à l'impossibilité de se séparer jamais du moribond. Le jour était venu où il fallait s'en séparer. Dieu, qui avait retiré au bonhomme l'intelligence des choses et des événements qui s'accomplissaient autour de lui, lui avait peut-être laissé encore l'instinct, sinon l'expression de son amour pour ses enfants, et peut-être avait-il eu, directement par l'âme, la connaissance de l'amélioration de leur sort et mourait-il content de la certitude qu'ils ne seraient plus malheureux.

La mort des gens aimés resserre et fortifie l'affection réciproque de ceux qui les aimaient.

Restés seuls sur la terre, Max et Catherine eurent à se partager entre eux la tendresse qu'ils avaient, chacun de son côté, pour leur père, et, comme si la nature prodigue craignait toujours de laisser du vide dans le cœur des créatures, elle avait donné aux deux orphelins quelqu'un à qui être reconnaissants, quelqu'un à aimer, Sophie, qui, dans ces dernières circonstances, devait s'attacher mieux encore les deux jeunes gens. A peine eut-elle appris la mort du père, qu'elle se rendit auprès de Catherine pour lui apporter les soins de son cœur toujours prêt au dévouement, et l'appui de son esprit de résignation aux volontés du Seigneur. Puis, quand le vieillard avait été enterré, comme il y avait à craindre un accès pour la jeune fille fatiguée par la veille, par les pensées et par les larmes, Sophie avait exigé que Catherine ne la quittât plus, et elle l'avait prise avec elle.

Max et Catherine étaient donc presque devenus de la famille, et le frère passait toutes ses soirées avec sa sœur, en compagnie de Sophie, de madame Printemps et de M. de Mérey. C'é-

taient ces réunions qui avaient fourni matière aux médisances de M. de Blaru. Que faisait là ce Max, qui avait déjà pris au ministère la place de M. Théodore? Il prenait au foyer conjugal la place du mari disparu. Pourquoi Sophie avait-elle tenu à garder la sœur près d'elle? Pour s'assurer, sans aucun doute, la présence du frère. Tout cela était clair, surtout pour un esprit méchant, dont la rancune avait tout intérêt à voir le mal et à le propager; tout cela était vraisemblable pour la masse des indifférents, qui admettent difficilement une vertu comme celle de Sophie. Admettre, dans ce cas, c'est admirer, et l'admiration est toujours un fardeau pour l'homme, car elle est l'aveu indirect de son infériorité.

Donc, comme M. Théodore l'avait prévu lui-même dans la lettre d'adieu qu'il avait écrite à sa femme, une séparation donnait lieu à toutes sortes de suppositions, de médisances et de calomnies; seulement les bruits que cet événement faisait naître n'arrivaient pas jusqu'à notre héroïne. Ceux qui auraient eu plaisir à les

lui faire connaître n'auraient pas eu le courage de les lui apprendre, et parmi ses amis nul ne lui eût fait l'affront de les croire assez pour l'en prévenir. Mais s'ils ne parvinrent pas jusqu'à Sophie, qui vivait retirée dans le petit cercle d'affections et d'habitudes que vous lui connaissez, ils arrivèrent jusqu'à M. de Mérey, qui, lui, voyait encore, de temps en temps, quelques personnes du monde qu'il avait fréquentées jusqu'alors. Il ne tarda pas à découvrir l'origine et les auteurs de ces propos honteux, et il alla trouver M. de Blaru à qui il signifia que, s'il ne se taisait pas, il aurait affaire à lui, et avoir affaire à M. de Mérey, cela n'avait pas deux sens.

Le docteur, avec sa petite perruque, son habit en queue d'oiseau, ses prétentions musicales, ses passions mesquines et ses habitudes cancanières, n'était pas homme à accepter bravement la responsabilité du mal qu'il faisait. Il assura M. de Mérey de son innocence, de son dévouement et de son respect pour Sophie, mais il se promit intérieurement de prendre sa revanche à la première occasion.

On ne saurait croire combien certaines gens se donnent du mal pour en faire, quand il leur serait si facile, sinon de faire, du moins de ne pas nier le bien. M. de Blaru s'astreignit à épier les pas et les démarches de Sophie, pour arriver à se convaincre lui-même de la vérité des propos qu'il avait répandus et qu'il savait parfaitement faux. Les beaux jours étaient venus, et quelquefois la jeune femme sortait, soit avec Max, soit avec Catherine, soit avec sa mère, soit avec le baron, pour aller respirer à la campagne un peu de l'air bienfaisant que le printemps ramenait. Le docteur les suivait, cherchant à surprendre un indice quelconque dont il pût se faire une arme. Rien. La vie nouvelle de Sophie était transparente, fraîche et pure comme sa vie passée, et, de guerre lasse, M. de Blaru allait prendre le parti de renoncer à cette surveillance inutile, d'autant plus que, depuis quelque temps, Sophie habitait la campagne, quand il s'aperçut d'un fait qui, en excitant sa curiosité, lui rendit sa persévérance.

Sophie était retirée à deux lieues de Paris

avec sa mère et Catherine, qui, par parenthèse, sous l'influence des distractions et de l'aisance inconnues dont elle était entourée, revenait peu à peu à la santé et même à la jeunesse. Le temps semblait non-seulement faire une halte pour elle, mais même revenir sur ses pas, afin de lui rendre ce dont elle avait été dépossédée jusqu'alors. Le malheur l'avait faite femme trop tôt, le bonheur la refaisait jeune fille. Dieu lui payait tout à coup, au physique et au moral, un arriéré de charmes et d'espérances. Son corps se développait, ses joues se coloraient de l'incarnat de la vie tranquille, ses yeux s'éclairaient, son cœur, comme une fleur au soleil, s'ouvrait et s'épanouissait avec toutes les exigences de la nature.

Elle était semblable à ces beaux jours d'été, d'autant plus éclatants que leur matin a été chargé de brouillard et mouillé de pluie. Les larmes précoces qu'elle avait eu à répandre ou qu'elle avait concentrées en elle, au lieu d'éteindre son âme et sa jeunesse, les avaient rafraîchies comme une rosée et préparées à recevoir

ces rayons qui ne devaient la visiter qu'au midi de sa vie. Elle commençait à fleurir à l'âge où les autres commencent à se faner, et, de ses douleurs passées, sortait pour elle le droit de croire à l'avenir. Seulement, ses idées sur la vie avaient acquis, dans toutes les épreuves difficiles qu'elle avait eu à traverser, une maturité qui devait encore aider à son bonheur en y mêlant la raison. Sophie avait surpris cette transformation, et, toujours occupée des autres, elle cherchait, sans autre confident que Max, ce qu'il y aurait à faire pour que cette éclosion tardive portât des fruits réels. Elle ne devait pas tarder à le découvrir.

En effet, une métamorphose du même genre s'opérait chez un des habitants de la petite colonie, chez M. de Mérey. Depuis qu'il avait une nièce, le baron avait peu à peu et complétement enfin changé sa vie. A la campagne qu'il habitait assidûment avec les deux jeunes femmes, il se contentait d'une petite chambre simple, fraîche, gaie comme une chambre d'étudiant en vacances, et il s'y trouvait heureux, lui à

qui, jusqu'à ce jour, il avait fallu des appartements somptueux. Il y était matinal. Dès l'aube, il ouvrait sa fenêtre, aspirait les émanations de cette nature admirable dont il n'avait jamais fait précédemment que le décor de ses plaisirs d'été; il s'en allait, à pied, rôder dans ces bois qu'il ne trouvait bons jadis qu'à traverser à cheval, et encore, au bruit des fanfares, aux aboiements des meutes, quand les feuilles tombées permettaient les chasses à courre. Il avait, pendant ses promenades solitaires, au contact immédiat des émotions calmes et douces que la nature donne pour rien à ses plus obscurs amis, et qu'il avait franchies jusqu'alors au galop de sa vie dissipée, retrouvé, lui aussi, une jeunesse inattendue de sensations nouvelles. Il s'apercevait que la vérité était là, et que le bonheur consistait non pas à remplir de bruit et de fêtes de vastes domaines, mais à comprendre bien un petit coin de terre, et que l'ombre de quelques arbres, un étroit sentier bordé de fleurs, un buisson d'églantiers pour l'horizon, le chant du laboureur qui rentre, et

le travail facile et merveilleux de la nature suffisent au cœur, à l'esprit, aux besoins les plus étendus de l'homme intelligent.

Tout devenait nouveau pour lui dans ce monde dont il croyait avoir épuisé toutes les jouissances. Il se livrait à des contemplations sans fin, à propos des choses les plus naïves ; il en rapportait des attendrissements d'enfant, et son cœur retrempé aux sources naturelles s'exaltait en poésies de toutes sortes sous les impressions les plus vulgaires. Que de fois il avait ri des bons bourgeois qu'il avait vus passer le dimanche à la campagne, et dont toute l'ambition était d'amasser de quoi y vivre tout à fait les dernières années de leur vie ! Il les regardait maintenant comme les vrais heureux, comme les vrais sages de la terre, et il était bien autrement bourgeois que ceux dont il s'était moqué. Tout l'étonnait, tout l'enchantait dans ces révélations modestes. Il arrosait, il émondait lui-même ses fleurs ; il comptait, il montrait avec orgueil les premiers symptômes de fruits sur son petit espalier, et il eût tué, je

crois, le chasseur dont le cheval eût foulé ses pois de senteur ou son gazon. Son ambition eût été de semer et de greffer lui-même; mais il n'avait pas la folie de prétendre jamais à ce maréchalat de l'horticulture. Enfin, aux yeux de ses anciens amis, s'ils l'eussent vu dans l'état où il était, le baron eût passé pour un idiot tombé en enfance.

Peu lui importait. Il ne pensait même pas à ce qu'on pourrait dire de lui. Sa santé vigoureuse, qui avait résisté aux excès de son passé, reprenait un nouvel élan dans cette existence régulière, il se sentait redevenir jeune de corps et d'âme. Il reverdissait, et, comme dit madame de Sévigné, il vaut mieux reverdir que d'être toujours vert. Semblable aux beaux automnes, il avait son été de la Saint-Martin, et ne doutait pas qu'il pût l'utiliser comme un véritable printemps, car ce n'était pas tout, et la transformation morale s'opérait en tous sens. Quand la séve rentre tout à coup dans un arbre qui dépérissait, quand le jardinier qui s'en aperçoit abat les branches inutiles pour donner de

l'air aux rameaux vivants encore, il y reste bien un peu de vide pendant quelque temps; mais il vient un moment où ce vide se comble sous les feuilles nouvelles, et nul, en voyant le sommet arrondi de l'arbre régénéré, ne se douterait qu'il a failli mourir. Il en était ainsi pour M. de Mérey. Il avait lui-même arraché de sa vie les branches sèches, les rameaux inutiles d'un passé mort à tout jamais, et ce n'était plus assez pour lui de vivre encore, il voulait que sa régénération servît à quelque chose, s'étendît à plus d'une saison et portât ses fruits.

Il y avait déjà longtemps, bien entendu, que le baron ne songeait plus, que pour en rire, au suicide dont il avait si résolûment fait autrefois le dénoûment inévitable de sa vie. Il ne pensait pas plus maintenant à se brûler la cervelle qu'à se jeter à l'eau, c'est le cas de le dire. D'ailleurs, la cause ayant disparu, l'effet devait disparaître. M. de Mérey avait pris le parti de mourir, le jour où sa fortune ne lui permettrait plus de suffire au genre de vie qu'il croyait indispensable à son organisation; mais comme, grâce à

Sophie, il s'était aperçu qu'il y avait à côté de cette vie une vie plus agréable et moins chère; comme il était loin d'avoir dépensé les soixante mille francs qui devaient servir à sa dernière année; comme, au lieu de faire des dépenses nouvelles, il avait supprimé toutes celles qu'il avait l'habitude de faire; comme il avait vendu ses chevaux, ses voitures, ses meubles, parce que, dans son amour spontané pour la vie des champs, il était convaincu qu'il ne pourrait et ne voudrait plus vivre à Paris, il se trouvait avoir doublé son capital, au lieu de l'avoir amoindri, et il était à la tête de cent vingt mille francs à peu près, dont il ne savait que faire, attendu qu'à la campagne il ne dépensait pas cinq francs par jour.

Il faut bien que nous entrions dans ces détails matériels, puisque les détails matériels avaient si longtemps dominé l'existence du baron.

Mais M. de Mérey commençait à s'apercevoir qu'en place des nécessités fausses que s'étaient créées son éducation, ses habitudes et ce monde

dans lequel il avait vécu, il lui venait au cœur des besoins plus vrais, plus doux, mais tout au moins aussi exigeants que ces nécessités premières; et que ces besoins, s'ils ne se satisfaisaient pas, pourraient bien le ramener, non plus à l'apathie, mais bien au chagrin, et que, tout en changeant de chemin, il finirait par arriver au même but. Il n'admettait pas, nous le répétons, puisqu'il consentait à vivre, que sa vie restât solitaire et inutile. Il voulait réparer le temps perdu, il voulait avoir quelque chose à aimer sérieusement dans ce monde, où il avait cru que rien n'était digne d'un amour sérieux.

N'avait-il pas Sophie qu'il pouvait aimer comme sa fille? Certainement, mais ce n'était pas encore assez.

Ah! quand la nature s'y met, elle fait bien les choses!

XII

Le baron trouvait dans Catherine les mêmes raisons d'étonnement et d'admiration que dans la nature qui l'environnait. Catherine cependant n'était ni plus belle, ni plus originale que la plupart des femmes avec lesquelles il avait eu occasion de se trouver. Elle était, au contraire, d'une simplicité comparable seulement à celle de Sophie; mais cette simplicité était justement son grand charme aux yeux de M. de Mérey. Les femmes qu'il avait connues avaient toutes voulu être remarquées et aimées; celle-

ci se faisait remarquer malgré elle, se faisait aimer sans le vouloir. Quand, le soir, il se trouvait avec elle, il l'écoutait parler, et le langage de la jeune fille traduisait facilement les impressions par lesquelles le baron passait depuis quelque temps et qu'il ne pouvait se traduire à lui-même. Il s'apercevait, en outre, que des sentiments nouveaux naissaient en elle comme en lui, et qu'elle puisait dans la tranquillité de sa vie présente le droit de prétendre à des affections qu'elle avait cru devoir ignorer toujours, par nécessité plus que par nature. Ces affections ne pouvaient se porter que sur un honnête homme qui pût les comprendre sans chercher en celle qui les lui apporterait les enthousiasmes et les élans d'une toute jeune fille, élevée, dès son enfance, pour tous les bonheurs de la vie, et demandant à l'amour toutes les conditions d'âge, de beauté, de poésie, le signalement exact enfin que l'imagination des jeunes filles exige du mari qu'elles rêvent.

De son côté, le baron, s'il songeait à se marier, ne pouvait, à son âge, bien qu'il fût peut-

être, surtout depuis quelque temps, plus jeune que bien des jeunes gens, le baron ne pouvait, disons-nous, prétendre qu'on lui donnât une toute jeune fille, sortant de son couvent. C'est là que ses exigences eussent été maladroites. C'est là que le ridicule eût commencé. Cependant, il se trouvait, grâce aux influences de sa vie nouvelle, en droit de prétendre à une certaine virginité d'impressions. Ainsi, il eût mieux aimé rester garçon toute sa vie que d'épouser une femme de son âge, et de faire ce qu'on appelle un mariage de raison. Il eût regardé comme une mauvaise action, comme un meurtre, d'éteindre tout de suite dans les habitudes froides et régulières d'une femme déjà revenue de la vie, ou d'exposer au scepticisme de quelque coquette prétentieuse et surannée, les jeunes sensations qui palpitaient en lui.

Catherine était donc justement ce qu'il fallait à M. de Mérey. C'était une âme pure, un cœur vierge, une intelligence distinguée. Son amour aurait pour le baron les charmes qu'il désirait, sans avoir le ridicule que la disproportion d'âge

pouvait faire craindre, puisque Catherine avait assez souffert pour être de l'âge de son mari, puisque le baron se retrouvait encore assez impressionnable pour être de l'âge de sa femme. Dans le commencement de leur union, il goûterait avec elle les joies des jeunes époux, sans qu'une seule des douces illusions du mariage pût lui manquer; illusions et joies qui, s'il s'était marié plus jeune, ne seraient plus maintenant pour lui qu'un souvenir; et sans qu'il fût besoin de la prévenir, Catherine, dont l'âme était plus propre aux sentiments qu'aux passions, deviendrait facilement une amie tendre, une compagne dévouée, telle que M. de Mérey serait heureux d'en avoir une dans la dernière période de sa vie. Dieu lui serait peut-être bon et clément jusqu'au bout, en lui accordant un enfant, et alors le baron n'aurait plus rien à souhaiter sur la terre.

Telles étaient les idées de M. de Mérey, telles étaient peut-être aussi celles de Catherine, bien qu'elle ne se les formulât pas aussi nettement. Heureusement Sophie était là qui devinait tout

et qui devait tout arranger par elle-même, car, si elle eût attendu que le baron se prononçât, Catherine eût couru la chance de ne jamais devenir madame de Mérey.

Était-ce hésitation de la part de l'oncle ? Non. C'était timidité. Cet homme, qui avait eu toutes les bonnes fortunes qu'il avait désirées, ne trouvait pas dans le répertoire de ses séductions d'autrefois le langage nécessaire pour déclarer à une jeune fille des sentiments honnêtes, des intentions loyales, une affection sincère. En effet, ce n'était plus la même chose, et devant un pareil aveu l'homme le plus roué redevient un enfant.

Heureusement, nous le répétons, Sophie avait tout vu, tout compris, tout résolu. Elle fit part de sa découverte à Max qui, lui, en sa qualité de frère et d'homme, ne s'apercevait de rien. Aux femmes seules, aux plus innocentes même, Sophie en est la preuve, appartient l'intuition de ces sortes de secrets.

— Oui, répondit Max, je crois que ce serait un grand bonheur pour Catherine. Consultez-

la, chère Sophie, et décidez-la si elle hésite.

— Elle n'hésitera pas.

Sophie eut d'abord une conversation avec son oncle, qui rougit devant elle de voir son secret surpris. Sophie ne put s'empêcher de sourire en se voyant jouer un rôle de mère vis-à-vis d'un homme dont elle aurait pu être la fille; elle s'en amusa un peu, et termina, en annonçant à son oncle qu'il pouvait regarder la chose comme conclue, car, ainsi qu'elle l'avait dit à Max, elle ne doutait pas que Catherine acceptât.

Elle avait raison. Catherine répondit à sa proposition par ces seuls mots :

— Tout ce que vous voudrez, bonne Sophie, pourvu que nous ne nous quittions pas.

Le soir même, le baron demanda Catherine à Max, qui lui répondit en l'appelant son frère, et en se jetant dans ses bras. Puis il appela sa sœur, et les deux fiancés se donnèrent la main avec une douce et fraîche émotion.

Le mariage ne pouvait se faire tout de suite, puisque Catherine était en deuil, mais on s'oc-

cupa des préparatifs. Sophie était on ne peut plus heureuse du double bonheur auquel elle avait aidé; mais peut-être, en reconnaissant dans Catherine et dans son oncle cette loi impérieuse de la nature qui veut que toute âme, tôt ou tard, se joigne à une autre âme, peut-être se dit-elle un instant qu'elle aurait eu droit, comme les autres, à cette union de deux sympathies réelles; mais en regardant Max qui, comme elle, paraissait indifférent à toute ambition de ce genre, elle dut se dire aussi qu'il y avait des exceptions naturelles, et qu'elle et lui étaient dans ces exceptions.

Elle se trompait en ce qui regardait Max; et qui sait? peut-être tout autant en ce qui la regardait elle-même. Jamais le jeune homme ne lui avait fait la confidence des tentatives que son cœur avait faites autrefois; mais dans les conversations qu'il avait quelquefois avec elle, il lui parlait de l'amour dans des termes tels qu'elle aurait dû comprendre qu'il l'avait ressenti ou qu'il était prêt à le ressentir. Peut-être, au reste, préférait-elle croire que les enthou-

siasmes de Max n'étaient qu'affaire de poëte improvisant sur un texte sympathique, mais ne ressentant pas dans le cœur l'improvisation de son esprit. Peut-être tenait-elle, comme à une consolation, à cette pensée que, comme elle, Max n'avait jamais aimé et qu'il n'aimerait jamais. Ce serait bien étonnant, car Sophie était incapable du plus mince égoïsme, et il y en aurait eu un peu dans cette pensée. Il pouvait arriver aussi qu'elle trouvât trop convaincantes ce qu'elle appelait les improvisations de Max, et qu'elle les repoussât en elle-même avec toutes sortes de raisonnements pour ne pas se permettre d'y croire, puisque cela ne pouvait lui servir de rien qu'elle y crût.

Tous les matins Max allait à son bureau; tous les jours à cinq heures il en était revenu; toutes ces soirées se passaient en promenades dans le jardin, en causeries, en lectures à haute voix. Pas de visites à faire, si ce n'est à quelques pauvres gens qu'il s'agissait de soulager; pas de visites à recevoir, si ce n'est de ces pauvres gens qui, guéris et reconnaissants, venaient re-

mercier ceux qui leur avaient fait du bien.

Ainsi vivait la petite colonie dont madame Printemps était la directrice en chef, et dont elle traitait tous les membres comme ses enfants, à commencer par le baron, que, depuis son amour pour Catherine, elle appelait en riant le plus jeune de la maison. Madame Printemps était heureuse depuis le départ de M. Théodore, mais, il faut le dire, heureuse d'un bonheur relatif, heureuse d'un malheur qui n'était pas, voilà tout. Elle commençait à regretter, ou plutôt elle regrettait déjà, depuis le jour du mariage de Sophie, de s'être trop hâtée et d'avoir trop tôt engagé l'avenir de sa fille. Elle l'avait fait dans une bonne intention, ceci n'était pas discutable ; mais cette bonne intention avait eu de tristes résultats, et aurait pu en avoir de bien plus funestes encore. Heureusement, sa fille lui était rendue ; mais madame Printemps n'était pas femme à se contenter d'une satisfaction aussi égoïste, et elle ne pouvait s'empêcher de reconnaître que la vie de Sophie était brisée. Elle était veuve

avec un mari vivant; elle était condamnée à une retraite éternelle, et le monde avait le droit de supposer tout ce qu'il voudrait.

Elle était séparée de M. Théodore, c'était beaucoup; mais elle était en même temps privée de l'appui qu'en faisant ce mariage sa mère avait voulu lui assurer. Cet appui, elle le retrouvait dans le baron, qui l'aimait comme sa fille; dans Max, qui l'aimait comme sa sœur; mais il y avait pour M. de Mérey un être qu'il devait aimer plus que tout au monde, c'était Catherine; il y avait pour Max quelqu'un qu'il aimerait toujours plus que Sophie, c'était la femme qu'il ne pouvait manquer d'épouser un jour, car madame Printemps ne faisait aucun doute, elle, que Max se marierait un jour.

Aussi, l'excellente mère, quand elle voyait Sophie auprès de Max, se demandait pourquoi Dieu n'avait pas permis qu'elle rencontrât Hubert avant M. Théodore. Avec quelle confiance elle eût livré sa fille à ce cœur intègre, à cet homme loyal, à cet esprit charmant, et comme ils seraient heureux ensemble! Sophie avait

tout pour être aimée, Max avait tout pour qu'on l'aimât. C'est vrai; mais madame Printemps était forcée de se dire, à côté de cela, que, quand bien même elle eût rencontré Max avant M. Théodore, elle ne lui eût pas donné sa fille puisqu'il était sans fortune, puisqu'il avait des charges très-lourdes, et que Sophie n'eût pu trouver près de lui le bien-être matériel que madame Printemps, ainsi que toutes les mères, regardait comme indispensable au bonheur de son enfant.

Mais maintenant Max avait une position, sa sœur allait se marier, Sophie avait une fortune indépendante, les raisons premières n'existaient plus, Sophie et lui feraient un ménage charmant.

Malheureusement, si les premiers obstacles n'existent plus, il en existe un qui, à lui seul, les vaut tous : Sophie est mariée. Il n'y faut donc plus songer. Max ne peut être que son ami.

Cependant si Sophie devenait réellement veuve, qui empêcherait que ce mariage se fît? Rien, à moins que Sophie n'aimât pas Max et

que Max n'aimât pas Sophie. Pourquoi ne s'aimeraient-ils pas?

Ainsi raisonnait madame Printemps, à qui sa tendresse maternelle donnait presque le droit de rêver tous ces projets basés sur la mort de son gendre actuel. Ce n'était peut-être pas bien charitable de supposer cette mort, c'était presque la souhaiter; mais allez donc discuter ces nuances-là avec une mère qui donnerait sa propre vie pour le bonheur de son enfant.

Ces projets, les communiquait-elle à Sophie? Non. Là s'arrêtait son droit. Elle ne pouvait pas montrer à sa fille des possibilités d'avenir qui eussent été une faute dans le présent. Certes, elle connaissait la vertu de Sophie, elle la savait invulnérable; mais à quoi bon la soumettre à une épreuve? à quoi bon révéler à l'innocente enfant la véritable nature du sentiment que lui inspirait Max, sur lequel elle se trompait certainement encore et qu'elle ne prenait que pour de l'amitié pure et simple? D'ailleurs, qui prouvait à madame Printemps que Sophie aimât Max autrement qu'un frère? Avait-

elle surpris en eux ce que Sophie avait surpris dans Catherine et dans le baron? Pas le moins du monde. Il n'y avait de la part des deux jeunes gens ni cette timidité, ni ces inquiétudes, ni ces tristesses sans cause, ni ces joies sans motif qui sont les signes auxquels l'amour se reconnaît. Ils se revoyaient chaque jour comme ils s'étaient vus la veille, ils se tendaient franchement la main, et un étranger qui fût entré dans la maison les eût pris pour le frère et la sœur, à moins qu'il ne les prît pour le mari et la femme.

Qui sait! ils étaient peut-être fiancés l'un à l'autre sans le savoir, par cette seule affinité de deux âmes pures mises en contact, et peut-être, le jour où Sophie serait libre, n'auraient-ils plus qu'à régulariser devant Dieu et devant les hommes le consentement tacite de leurs deux cœurs.

C'est possible, mais moi, je ne le crois pas.

En attendant, revenons à M. de Blaru, qui ne voyait rien de tout cela, mais qui croyait voir bien autre chose.

XIII

Il se passait certainement quelque chose de mystérieux autour de Sophie. Deux ou trois fois elle n'avait pas pu ne pas s'en apercevoir, mais elle n'avait su quelle cause assigner à ce mystère, ou bien, se trompant sur cette cause, elle n'avait pas voulu paraître avoir remarqué l'effet. Toujours est-il qu'un matin, en se réveillant, elle trouva sur son lit un bouquet de fleurs qui y avait été déposé pendant la nuit ; une autre fois, comme elle ne pouvait dormir, elle avait ouvert sa fenêtre, et tandis qu'elle répandait sa

rêverie dans le silence qui l'entourait, elle crut voir, elle vit même s'agiter un des massifs du jardin, comme si quelqu'un s'y fût précipité à son apparition, pour se dérober à ses regards. Sophie n'était pas peureuse; elle avait l'âme fortifiée contre des dangers autrement sérieux que l'agitation des lilas de son jardin, agitation qui pouvait être causée par la raison la plus vulgaire, par une bouffée de vent ou par l'effroi de quelque chat maraudeur. Cependant Sophie resta près d'une heure à sa fenêtre, regardant de temps en temps, avec attention, le massif redevenu immobile. Elle avait pris le parti de fermer sa croisée et de se mettre au lit; mais, par une attraction involontaire, elle revint à ses rideaux, les entr'ouvrit légèrement et regarda de nouveau.

Cette fois, elle vit distinctement l'ombre d'un homme qui gagnait à pas de loup la petite porte du jardin, donnant sur la campagne. Cet homme sortit et disparut. Il n'y avait pas de lune, la nuit était obscure, Sophie n'avait pu distinguer ses traits. Elle ne s'effraya pas de cet évé-

nement, mais elle s'en préoccupa bien un peu. Quel était cet homme? Que venait-il faire dans son jardin? Était-ce un voleur? ou bien était-ce le visiteur nocturne qui avait déposé des fleurs dans sa chambre? Qu'est-ce que cela signifiait?

Le lendemain, elle questionna son oncle et Max, sans leur raconter ce qu'elle avait vu. Elle leur demanda simplement à quelle heure ils étaient rentrés dans leurs chambres, et s'ils n'avaient pas eu, l'un ou l'autre, fantaisie de se promener un peu par cette belle nuit. Ni Max ni le baron n'avaient quitté leur chambre. Elle interrogea le jardinier. Cet homme n'avait pas bougé de chez lui.

Sophie n'était pas femme à donner de l'importance à ce fait, bien qu'il eût une certaine étrangeté. Peut-être aussi pouvait-elle supposer qu'une des personnes questionnées avait intérêt à ne pas avouer la vérité, et voulut-elle respecter son secret.

Le baron, amoureux de Catherine, rôdait peut-être, comme un fiancé de vingt ans, sous le balcon de sa bien-aimée. Le jardinier, larcin bien

innocent, était peut-être venu dérober quelque salade ou quelques fruits pour son souper; Max, poëte rêveur, ami de la solitude et du mystère, sortait peut-être la nuit pour faire des sonnets à la lune. Mais pourquoi s'en aller par la porte ouvrant sur la campagne? Et puis, en tous cas, d'où venaient ces fleurs trouvées sur son lit?

Si le jardinier avait des fleurs à offrir à sa maîtresse, il les lui offrait en plein jour; ainsi de Max et de M. de Mérey qui ne se permettraient certainement pas de pénétrer la nuit dans sa chambre, même pour y déposer un bouquet.

Non. Il y avait un mystère là-dessous, et mieux valait que ce mystère ne se renouvelât pas.

Dans la journée, Sophie ferma elle-même au verrou la petite porte du jardin, qui avait l'air d'être fermée et qui ne l'était pas, sans doute pour faciliter de nouveau l'entrée du visiteur nocturne; elle ferma, au double tour, la porte de sa chambre. En rentrant le soir, elle éteignit sa lumière, et elle se posta à sa fenêtre avec la curiosité d'un enfant, les yeux fixés sur la campagne.

Vers une heure du matin, elle y vit venir un homme, qui marcha dans la direction de la petite porte et qui essaya de l'ouvrir. Elle crut même distinguer le bruit de la résistance du bois et des efforts de l'homme. Cet individu passa bien dix minutes en tentatives inutiles; enfin, il parut se résigner, s'éloigna un peu, s'assit au bord d'un champ de légumes et resta près de deux heures immobile, dans la contemplation de la maison. Enfin, il reprit le chemin par lequel il était venu, et tout fut dit.

C'était un véritable roman.

Sans doute l'inconnu comprit que les habitants de la maison s'étaient aperçus de ses visites et s'étaient mis sur leurs gardes, car il ne reparut ni le lendemain, ni le surlendemain.

Sophie, qui avait guetté inutilement deux nuits de suite, pensa de son côté que cet homme, se voyant découvert, avait renoncé à ses projets, et elle ne s'occupa plus de lui.

Quinze jours s'étaient écoulés à peu près sans rien ajouter à cette histoire, et Sophie commençait même à l'oublier, quand une cir-

constance nouvelle vint, non plus intriguer, mais inquiéter notre héroïne.

Max, qui depuis quelque temps paraissait très-heureux à la suite de lettres qu'il avait reçues, avait prévenu Sophie qu'il allait faire un petit voyage, et que, pendant quelques jours, il ne reviendrait pas à la campagne. Il n'avait pas dit et Sophie ne lui avait pas demandé le motif de cette absence; seulement, à la façon dont il lui en avait parlé, elle avait cru deviner que ce voyage devait avoir sur la vie du jeune homme une influence sérieuse.

— Au retour je vous conterai tout, lui avait-il dit, car je ne saurais avoir de secrets pour une amie comme vous.

Il était parti.

Sophie, depuis son départ, était un peu triste. L'absence de Max interrompait la douce habitude qu'elle avait de voir tous les jours tous ses amis autour d'elle, et deux ou trois fois elle se surprit au moment de demander à Catherine la confidence que Max ne devait faire qu'à son retour.

Pendant ce temps, le baron fut appelé à Paris pour affaires personnelles. Il avait fait demander les papiers nécessaires à son mariage. On lui donnait avis qu'on les avait reçus et qu'il vint remplir certaines formalités indispensables. Il partit donc un matin, en annonçant qu'il ne reviendrait que le lendemain, afin d'en terminer d'un seul coup et de n'avoir plus à s'absenter de nouveau.

Madame Printemps, Catherine et Sophie restèrent seules à la maison. A dix heures du soir, elles rentrèrent chacune dans sa chambre.

Sophie était un peu soucieuse, un peu triste même. Elle se mit au lit, et pendant une heure, la tête appuyée sur sa main, son coude sur son oreiller, les yeux fixes, elle songea. A quoi? Elle ne le savait pas-elle même. Il lui eût été impossible de donner un sens certain à l'émotion qui l'oppressait en ce moment. Elle voulut la fuir dans le sommeil; mais le sommeil ne vint pas. Alors elle ralluma sa lampe et prit un livre pour distraire sa pensée qu'elle ne pouvait endormir. Au bout de deux heures qu'elle

lisait, ou plutôt qu'elle essayait de lire, elle crut entendre crier sous des pas qui se faisaient aussi légers que possible le parquet de la chambre qui précédait la sienne. Elle écouta plus attentivement. Les pas se rapprochaient de sa porte et c'étaient certainement les pas d'un homme. Ni le baron ni Max n'étaient à la maison. Ce ne pouvait donc être qu'un étranger, et cet étranger ne pouvait être que l'homme qu'elle avait vu deux fois. Qu'allait-il faire? Sophie attendit. Elle entendit le bouton de sa porte tourner avec un faible grincement, mais sa porte ne s'ouvrit pas; elle était fermée à la clef.

Il fallait en finir avec cette mauvaise plaisanterie qui se renouvelait trop souvent.

— Qui est là? demanda Sophie d'une voix impérative.

Pas de réponse, et les pas s'éloignèrent tout doucement. Sophie le devina plutôt qu'elle ne l'entendit.

Elle se leva, passa une robe et courut à sa porte. Elle l'ouvrit et demanda de nouveau :

— Qui est là?

En même temps, elle traversait l'autre chambre et marchait vers l'escalier; mais celui qu'elle interpellait, se sauvant devant elle, sans s'occuper d'être ou de n'être pas entendu, dégringolait les marches comme un voleur qu'on poursuit, gagnait le jardin, atteignait la porte, et courait, à toutes jambes, à travers la campagne.

Sophie l'avait suivi jusqu'au bout du jardin. Elle avait même fait quelques pas en dehors du mur, se demandant quel pouvait être cet individu, quand il lui sembla tout à coup qu'il disparaissait avec un grand cri, comme s'il se fût abîmé en terre.

A ce cri, elle frissonna. Ce cri, elle l'avait déjà entendu. Elle eut peur. Elle crut un instant qu'elle devenait folle.

Heureusement madame Printemps et Catherine, réveillées par le bruit qui s'était fait, étaient descendues dans le jardin à la recherche de Sophie, et, s'approchant d'elle, lui demandèrent l'explication de cette scène, et comment, à cette heure, elle se trouvait ainsi pâle, défaite, émue à la porte de son jardin.

Alors Sophie raconta ce qui s'était passé depuis trois semaines, l'histoire du bouquet, celle du massif, et enfin ce qui venait d'avoir lieu.

— Mais ce qu'il y a d'étrange, ajouta-t-elle, c'est que dans le cri que cet homme a poussé tout à l'heure, j'ai reconnu la voix de mon mari.

— De ton mari!

— Oui, ma mère.

— Tu es folle, mon enfant.

— Et je veux aller à son secours, car, j'en suis sûre, il est blessé.

Sophie était dans une grande agitation; elle avait la fièvre; madame Printemps n'était même pas éloignée de croire qu'elle avait le délire. Elle la fit rentrer dans le jardin; elle ferma la porte et la ramena dans sa chambre.

Mais, après cette alerte, il ne fallait pas songer à dormir.

Madame Printemps et Catherine tenaient compagnie à Sophie; elles faisaient sur l'événement qui venait d'avoir lieu toutes les suppositions imaginables; mais elles traitaient d'hallucination et de folie la conviction où Sophie

retombait sans cesse que cet homme était M. Théodore.

Le jour commençait à poindre, elles étaient encore là, et Sophie avait fini par décider Catherine et sa mère à l'accompagner dans la campagne, où elle affirmait avoir vu tomber le fuyard, et où, convaincue qu'il était blessé, elle disait que, rien que par charité, il fallait le secourir, quand on sonna violemment à la grille de la maison. Elles se regardèrent toutes trois.

On sonna de nouveau.

Sophie se leva. Les deux femmes la suivirent.

Sophie était de plus en plus émue. Elle ne doutait pas que ce double coup de sonnette eût rapport à l'incident de la nuit; elle avait comme le pressentiment que sa destinée se décidait en ce moment.

Elle courut à la grille.

— Que voulez-vous? demanda-t-elle à deux hommes en blouse qui s'apprêtaient à sonner une troisième fois.

— Nous voulons du secours.

— Pour qui?

— Pour un brave homme que nous avons trouvé mourant sur la route, et comme votre maison est la seule aux alentours, nous vous l'apportons.

— Et où est cet homme? demanda Sophie d'une voix émue.

— Dans notre voiture.

En même temps, les deux rouliers montraient leur lourde voiture, attelée de quatre chevaux.

— Il était étendu sur le chemin, continua l'un d'eux. Nous dormions; nous avons failli l'écraser. Si nos chevaux ne s'étaient pas arrêtés d'eux-mêmes, c'était fait. Enfin le voilà. S'il en revient, il aura du bonheur; il est bien abîmé.

Pendant ce temps, Sophie avait ouvert la grille et s'était approchée de la voiture.

L'un des deux rouliers était monté dedans et poussait le corps, tandis que l'autre le tirait par les pieds.

Sophie n'osait plus regarder.

Celui qui était dans la voiture sauta auprès de son camarade. Ils chargèrent alors le blessé

sur leurs épaules et l'apportèrent dans la maison.

Madame Printemps les éclairait.

Catherine préparait le canapé. Les deux rouliers y déposèrent le mourant ou le mort. On ne savait pas encore à quoi s'en tenir.

Cet homme, vêtu d'une blouse comme un homme du peuple, avait au front une large blessure, dont le sang se répandait abondamment.

Il avait le reste du visage tout meutri; il avait dû tomber la face la première. La terre qui couvrait ses traits les rendait méconnaissables.

Catherine apporta un linge et de l'eau pour étancher la blessure.

Sophie prit le linge et lava d'une main tremblante le visage de ce malheureux. A peine eut-elle découvert les yeux, qu'elle poussa un cri.

Elle avait reconnu M. Théodore.

XIV

Que s'était-il donc passé depuis que M. Théodore avait quitté volontairement sa femme avec une si noble apparence de résignation, et comment se retrouvait-il auprès d'elle en un aussi pitoyable état? Était-ce sa volonté? Était-ce le hasard qui l'avait ramené dans le voisinage de Sophie?

C'était sa volonté. M. Théodore était parti avec la ferme intention de ne jamais revoir sa femme. Dans un de ces élans de magnanimité, comme la fièvre en donne quelquefois au cœur

de l'homme, il avait résolu de se sacrifier à son tour et de ne pas condamner à vivre avec lui une créature qui n'avait rien fait pour mériter un pareil malheur. Il s'était complu, il s'était exalté dans l'accomplissement de cette idée généreuse; pendant quelque temps l'orgueil du dévouement l'avait soutenu, et nous avons vu la lettre qu'il avait écrite, lettre d'un esprit calme, d'une âme déterminée. Malheureusement, ces martyres volontaires sont presque toujours, dans une proportion de quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, au-dessus de nos pauvres forces humaines. Pour en finir avec un souvenir comme celui que M. Théodore emportait, quand on est, il faut le dire, d'une nature aussi ordinaire que lui, il faudrait en finir avec la vie; sinon, il y a chance pour que le sacrifice ne s'accomplisse pas. M. Théodore était un homme dans l'acception la plus vulgaire du mot; ni l'éducation de son esprit, ni l'élévation de ses idées, ni son intelligence même ne le mettaient en mesure, ne lui donnaient le droit d'aller jusqu'au bout d'un héroïsme réservé seulement aux âmes

d'élite. Ne fait pas le bien qui veut, surtout le bien au détriment de soi-même, en dehors de la nature et contre les droits les plus chers.

Or, M. Théodore aimait Sophie. Il n'était pas jeune, il n'était pas beau; le souffle d'une maladie étrange, fatale, faisait à chaque instant vaciller sa vie et sa raison; des millions de lieues le séparaient moralement de cette belle jeune fille, je le veux bien, mais la question n'est pas là. Le hasard avait réuni, ce qui est pis encore, avait uni cet homme à cette femme. Celle-ci avait eu l'occasion, le droit incontestable de refuser cette union. Au moment de l'accomplir, Dieu l'avait bien prévenue de quelle mission elle se chargeait. Rien n'avait pu faire hésiter cette âme faite pour toutes les charités, prête à tous les dévouements, et nous avons vu encore que la première épreuve avait eu pour résultat de l'enhardir un peu plus. Elle serait donc allée jusqu'au bout de son œuvre, sans plainte, sans regret.

M. Théodore avait appris la vérité. Il avait voulu, dans un premier et bon mouvement,

rendre à sa liberté cette noble créature, et s'acquitter ainsi envers elle. Mais le dévouement ne se copie pas. Il est ou il n'est pas dans la nature de l'homme. Si celui-là eût été véritablement capable de renoncer à Sophie quand il la possédait, il eût été incapable d'abord de penser à la prendre pour femme. Il eût compris, dès le principe, qu'il n'était pas fait pour elle. Il arriva donc ce qui devait arriver. Aux premiers pas qu'il fit dans cette voie inconnue et difficile de l'abnégation, M. Théodore trébucha; en voyant si longue la route dans laquelle il entrait, il fut pris de peur et de découragement, il regarda en arrière, et il revint sur ses pas.

L'amour-propre seul l'empêcha d'avouer sa faiblesse. Après la lettre qu'il avait écrite, il n'osa pas revenir tout bonnement à la maison abandonnée par lui pour de si louables motifs. Rendons-lui cette justice qu'il lutta quelque temps contre les conseils de sa nature et de son amour, car, nous le répétons, il aimait Sophie, et, dans une organisation comme la sienne,

moins cet amour avait de raisons d'être, plus il devait se montrer exigeant. A mesure qu'il s'éloignait de sa femme, M. Théodore ne se rappelait plus qu'une chose, c'est qu'elle était jeune, qu'elle était jolie, qu'elle allait être entourée de tous les hommages, de toutes les affections, de toutes les assiduités auxquels un mari ouvre la porte en s'en allant; il oublia que Sophie était au-dessus de tous ces dangers vulgaires, et il devint jaloux; alors comme font un marchand et un acheteur qui veulent, l'un vendre, l'autre acheter un objet sur le prix duquel ils ne s'entendent pas, il coupa le différend par le milieu. Marchand et acheteur à la fois de ses propres sentiments, il se refusa de retourner visiblement auprès de sa femme, mais il s'accorda de se rapprocher d'elle; il ne se permit pas d'être vu, mais il s'autorisa à voir. Il avait épié les démarches de Sophie, il avait appris qu'elle allait habiter la campagne, il l'y avait suivie, il était venu se loger dans les environs, et chaque jour, vêtu d'une blouse comme un paysan, laissant croître sa barbe

pour n'être pas reconnu, il s'apercevait de tout, allant et venant, et cette blanche et silencieuse apparition lui suffit. Il le crut du moins.

Au bout d'un certain temps, ce ne fut plus assez. La présence de Max dans la maison, les promenades ostensibles du jeune homme avec Sophie, la préoccupation qu'elle avait eue de l'avenir d'Hubert, quand elle avait cru partir avec son mari, ce souvenir, ces apparences, ces réalités, si innocentes par le fait, donnaient un nom, une raison, un aliment à la jalousie naturelle de M. Théodore. La nuit, en poussant la porte qu'on avait laissée entr'ouverte par mégarde, il pénétra dans le jardin comme un voleur, au risque d'être reconnu. Qui sait s'il ne souhaitait pas de l'être? Il arriva jusqu'à coller son visage à une des fenêtres du salon. Il eut alors le spectacle rassurant et sans réplique de l'intimité si pure, si patriarcale de cette famille créée par le hasard, unie par des misères différentes et par des sentiments communs. Il entendit des conversations entières, et ce qu'il entendait confirmait ce qu'il avait vu.

Alors il fut pris d'une sorte de remords. Il s'en voulut, et, une nuit, il trouva moyen de pénétrer jusque dans la chambre de Sophie et de déposer près d'elle, comme un hommage, comme une rétractation des mauvaises pensées qu'elle ignorait, le bouquet de fleurs qu'elle trouva en se réveillant.

Il resta quelque temps à la regarder, le cœur haletant, les sens troublés; mais le repos confiant de la jeune fille ne pouvait inspirer qu'une adoration, pure comme une prière, à quiconque en devenait le spectateur. M. Théodore se retira sans bruit, emportant, comme une consolation dans sa retraite, l'image qu'il venait de voir. En cet état, notre héros n'était plus qu'à plaindre; mais il était dit qu'il se mêlerait toujours quelque chose de mauvais et d'injuste à ce que cet homme pouvait avoir de bon. Il ne tarda pas à faire à Sophie un crime de ce sommeil tranquille, de ce repos innocent et gracieux qui d'abord l'avaient charmé. Au lieu de n'y voir que la pureté d'une conscience sûre d'elle, il y vit l'indifférence d'une âme oublieuse.

« Ainsi, se dit-il, elle a accepté sans discussion le sacrifice que je lui ai fait. Ainsi elle dort, sans souvenir de moi, tandis que je veille, occupé d'elle seulement ; ainsi elle est heureuse et calme, tandis que je souffre, et peut-être si elle se fût réveillée pendant que j'étais là, eût-elle poussé un cri de terreur en me reconnaissant ! »

De là à se dire : « Après tout, je suis le mari, je suis le maître de cette femme ; je suis bien bon de vivre loin d'elle quand rien ne m'y force, et que je l'aime ; » de là à se faire ce raisonnement il n'y avait pas loin ; mais de ce raisonnement à son exécution il y avait une distance énorme que la timidité naturelle de M. Théodore n'osait franchir, d'autant plus qu'à chaque agitation nouvelle de son esprit, il croyait sentir en lui les symptômes de crises qu'il redoutait d'autant plus qu'il vivait seul, abandonné, inconnu.

« Mais je suis un fou, je suis un sot, se disait-il encore. Comment ! je vis ici comme un paysan, comme un paria, comme un chien, sans autre joie que la contemplation mystérieuse et à

distance d'une femme qui est la mienne, dans une maison qui est à moi, quand je n'ai qu'à me présenter à la porte de cette maison, à me faire reconnaître et à y reprendre ma place! C'est ce que je ferai aujourd'hui même. »

Et en effet, le soir de ce jour, il prit une grande résolution, il vint jusqu'à la grille de la maison, il étendit la main vers la sonnette, mais au moment de sonner il eut peur.

« Si l'on allait me chasser, se dit-il, me prendre pour un fou, me faire enfermer? »

Il y avait des chances pour que cela arrivât. La solitude, l'insomnie, le jeûne, la jalousie, l'amour avaient secoué, bouleversé ce pauvre cerveau; et tantôt, au souvenir ou à la vue de sa femme, M. Théodore tombait à genoux et les mains jointes comme en adoration; et tantôt, pris de rages soudaines, de colères sans cause, il formait des projets sinistres, comme pour trancher d'un coup les hésitations et les inquiétudes de son âme, de pénétrer chez Sophie, de la tuer et de se tuer ensuite. Comment expliquer de pareilles idées autrement que par la folie?

M. Théodore en arrivait donc à croire qu'il n'avait plus toute sa raison, et les moments où il croyait cela étaient peut-être les seuls moments de raison qu'il eût. Un soir, on se le rappelle, Sophie l'avait aperçu sans pouvoir soupçonner que ce fût lui. Le lendemain, quand M. Théodore avait voulu de nouveau pénétrer dans le jardin, il en avait trouvé la porte fermée au verrou. Devant l'impossibilité où cette circonstance le mettait de se rapprocher de Sophie, il resta comme pétrifié. Il regarda cette porte avec une fureur froide et silencieuse. Son cerveau se comprima comme sous une résille de fer; un frisson parcourut tout son corps, comme si de la glace se fût tout à coup mêlée à son sang. Il prit son front entre ses deux mains et Dieu seul sait ce qui se passa en lui. Il fit à pas lents, avec une respiration lourde et pénible, comme si un poids intérieur lui eût pressé la poitrine, le chemin qui le séparait de sa demeure.

Arrivé chez lui, il était tout pâle, il avait un air sombre et menaçant. Évidemment, les pro-

jets criminels qui avaient, de temps à autre, traversé cet esprit faible, s'y arrêtaient cette fois plus solides et plus fermes. Ils envahissaient peu à peu cet homme au point de le dominer tout à fait. Il ne raisonnait pas, il ne discutait plus ses impressions, si l'on peut appeler impressions les hallucinations d'une organisation fiévreuse, la surexcitation d'un cerveau malade, l'ébranlement général du système nerveux chez un malheureux frappé d'épilepsie. Pendant le temps qui s'écoula entre cette dernière visite à la maison de Sophie et l'événement que nous avons raconté dans le chapitre précédent, il arriva à M. Théodore de rester des journées entières les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, la pensée clouée pour ainsi dire sur une idée fixe, cette première porte de la folie, et cette idée fixe, c'était la tentation fréquente, puis le besoin répété, enfin la nécessité obstinée, absolue, invariable de se venger de Sophie, de la punir, de la tuer et de se tuer ensuite.

L'idée fixe, c'est la logique de la folie. Tout

ce qui n'a pas rapport à elle est ténèbres, chaos, dévergondage dans le cerveau du malade; mais tout ce qui résulte d'elle ou s'y rapporte est clair, lucide, intelligent. L'homme qui est poursuivi d'une idée fixe, se la développe à lui-même avec une clarté effrayante, et s'il la développe devant un homme d'une raison saine, cet homme se demande un instant avec effroi lequel est fou de lui ou de celui qu'il écoute. Ce n'est qu'en mettant son interlocuteur sur un autre sujet et en voyant alors cet esprit dérayer à chaque minute quand il n'est plus sur la ligne droite de sa pensée unique, qu'il reprend véritablement la conscience et la netteté de ses facultés personnelles.

Ainsi, M. Théodore se donnait les plus excellentes raisons pour accomplir l'étrange projet qu'il allait mettre à exécution. Il se prouvait qu'il avait aimé Sophie, qu'il avait maintenant, sans que ce fût par sa faute ni par celle de sa femme, le droit de la haïr; qu'il n'y avait de repos possible pour lui que dans la mort; qu'il ne pouvait rester séparé de sa femme, et que la

mort seule pouvait les réunir. Il écrivit toutes ces raisons beaucoup mieux que nous ne le ferions, nous qui ne sommes pas fou; il les porta sur lui, pour n'avoir qu'à relire sa résolution, dans le cas où il viendrait à l'oublier un instant, et il attendit une occasion de l'exécuter.

Nous avons vu comment le départ de M. de Mérey et de Max lui avait fourni cette occasion; mais nous avons vu aussi comment l'événement avait tourné.

C'est que, dans toutes ses combinaisons, M. Théodore avait oublié de faire la part de Dieu, qui ne pouvait pas laisser commettre un pareil crime; si bien que, tout résolu qu'il était quand il avait entendu sa femme demander de sa douce voix : « Qui est là ? » il avait été pris d'une terreur insurmontable et s'était sauvé devant le crime qu'il voulait commettre, comme Caïn devant celui qu'il avait commis. Il fut pris de vertige pendant sa course, son pied heurta une pierre et il tomba la face contre le pavé.

Quand on le rapporta chez Sophie, nous

l'avons dit, il respirait encore. Il entr'ouvrit les yeux et reconnut Sophie; mais ses yeux se refermèrent aussitôt sans exprimer quel genre de sensation cette vue avait produite sur cette matière à moitié brisée.

Il voulut parler, mais ses lèvres se heurtèrent sans formuler un son intelligible.

Le médecin, appelé aussitôt, secoua la tête d'une manière significative en voyant la blessure de M. Théodore. Cependant il fit un premier pansement et opéra une première saignée.

Sophie resta près du moribond, et, ayant fouillé dans ses vêtements, elle trouva le papier sur lequel il avait écrit sa résolution, son projet et ses raisons de meurtre.

Sophie était seule quand elle lut ce papier; elle le déchira sans le communiquer à personne, et, regardant son mari à travers des larmes de pitié :

— Pauvre créature! murmura-t-elle.

Et elle continua de le veiller.

XV

Elle le veilla quatre nuits et trois jours. Pendant ce temps, la lutte intérieure que se livraient la mort et la vie dans ce misérable corps était visible et navrante pour Sophie. Il y avait dans le moribond la volonté de vivre, et cette volonté, qui seule le soutenait, ressemblait à une menace. On eût dit qu'il ne comprenait plus la vie que comme une vengeance. Mais contre qui? Parmi les gens qui l'entouraient nul ne lui avait fait de mal. C'est vrai; mais cet homme avait souffert, il souffrait, il allait

mourir, il se regardait comme une victime innocente; et, surexcité par la douleur et par l'impuissance même où il était de se plaindre, il se donnait pour ennemis tous ceux qui ne souffraient pas, tous ceux qui, lui mort, pourraient encore être heureux en ce monde. A peine s'il parvenait à balbutier quelques paroles incohérentes, sans liaison. Sa bouche frissonnante, et que mouillait une écume souillée de sang, n'était plus, pour ainsi dire, que l'orifice de la blessure par où s'échappait en bouillonnant l'humeur de son âme. La raison n'était plus là, la douleur seule et la colère habitaient ce corps meurtri, condamné heureusement à l'immobilité; car, par moments, le malade essayait d'arriver jusqu'à Sophie, dont la douceur, les soins, les paroles encourageantes semblaient l'irriter de plus en plus; il sortait du lit sa poitrine osseuse, marbrée de taches de sang; mais cet effort l'épuisait aussitôt, et il retombait pour des heures entières la tête pendante, les bras inertes, les yeux éteints.

Quatre nuits et trois jours, nous le répétons,



M. Théodore donna ce douloureux spectacle à Sophie, dont la patience et la tendresse ne se démentaient pas un instant, et qui priait Dieu de rendre la raison à ce pauvre esprit et la santé à ce pauvre corps. Quelquefois, comme vaincu par tant de charité, le mourant la regardait avec une sorte d'affection; mais ces lucidités de son cœur n'étaient que des surprises, et il retombait bientôt dans son délire accoutumé.

Un grondement rauque, un râle monotone rhythmait le sommeil et l'agitation, l'attendrissement et la colère de cet homme. Le matin du quatrième jour, cet accompagnement funèbre s'affaiblit peu à peu, et Sophie était forcée de prêter l'oreille pour s'assurer que son mari respirait encore. Tout à coup, si attentive qu'elle fût, elle n'entendit plus rien. L'épanchement au cerveau, redouté du médecin, avait eu lieu; les yeux devinrent fixes, la bouche resta entr'ouverte, tout le corps s'étendit dans cette roideur, qui donne au drap blanc qui le recouvre des plis immobiles et secs.

Sophie était veuve.

Seule dans la chambre au moment où son mari mourut, elle ne poussa pas un cri, elle n'appela personne. Elle n'eut ni effroi ni dégoût, elle n'éprouva que de la pitié pour cet homme qui l'avait aimée, non-seulement avec les bons sentiments de sa nature, mais encore avec les emportements du mal qui le consumait, et à qui, malgré tout son dévouement, elle n'avait fait goûter que quelques jours d'espérance et de tranquillité. Combien de réflexions étranges elle pouvait faire en contemplant ce mort qui n'avait marqué son passage dans sa vie que par l'occasion qu'il lui avait fournie de faire du bien aux autres! Elle portait le nom de cet homme, il avait été son époux; il l'avait aimée si profondément qu'en réalité il mourait de cet amour, et cet homme était presque un inconnu pour elle au moment de sa mort. Elle avait traversé le mariage sans y rien laisser de sa pudeur, sans y rien apprendre de ce qu'il a mission de révéler, et elle se trouvait de l'autre côté de ce grand acte de la vie des femmes, aussi jeune fille qu'avant de l'accomplir, et, si elle fût morte

en ce moment, on eût pu mettre sur sa tombe, près des fleurs d'oranger de l'épouse, les roses blanches de la vierge.

Dans les conditions communes de ce monde, quand une femme perd son mari, sa vie fait forcément une halte devant les différents sentiments que cette mort doit lui inspirer, et subit nécessairement une transformation; ou elle aimait son mari, alors c'est la douleur; ou elle ne l'aimait pas, alors son cœur s'ouvre à une vague espérance. Elle a toujours quelque chose à faire de la liberté que cet événement lui apporte, soit qu'elle s'enferme dans un deuil éternel, dans un souvenir indestructible, soit qu'à l'ombre de cette mort elle entrevoie l'aurore d'une existence nouvelle. Cela peut arriver, cela arrive même souvent. Tous les maris ne sont pas bons, et, le fussent-ils, comme toutes les femmes ne sont pas bonnes, ils ne seraient pas tous regrettés. Il faut le dire, à la honte de l'espèce humaine, la mort, que la religion regarde comme une délivrance pour celui qui meurt, est bien souvent, plus souvent même, au point de vue

humain, une délivrance pour ceux qui restent. L'homme, et par le mot homme nous comprenons toute la race pensante et parlante, l'homme et la femme par conséquent; l'homme, disons-nous, fait trop souvent pour son avenir certaines combinaisons au profit de ses passions, de son intérêt, de son égoïsme; il rêve des événements possibles, il les prépare, il les coordonne, et, sournoisement, il présente à Dieu cette besogne toute faite, avec l'espérance que Dieu acceptera l'arrangement et réalisera les combinaisons dans lesquelles il est bien rare que la mort de quelqu'un ne joue pas un rôle indispensable.

Quelquefois cette mort a lieu. C'est ce qui fait les veuves vêtues de roses au trois cent soixante-sixième jour de leur mariage, les orphelins riches et prodigues, les amants libres et heureux. Eh bien, Sophie, qui échappait déjà par sa propre nature à ces calculs vulgaires, n'avait pas non plus à tomber, après la mort de M. Théodore, dans l'exagération contraire. Son union avec lui avait été basée sur la pitié; elle n'avait donc pas jeté des racines si profondes, qu'en le

perdant, Sophie se crût condamnée à un deuil éternel; d'un autre côté, elle était trop chrétienne pour douter un instant que cette mort, malgré le désespoir qui l'avait rendue si affreuse, ne fût véritablement la délivrance de l'être qui avait toujours été malheureux. Confiante dans la miséricorde de Dieu, et se fondant sur cette folie maladive et délirante qui avait troublé cette intelligence à la fin de son existence terrestre, elle voyait pour l'âme de son mari, dans cette fin cruelle, une expiation salutaire et le commencement d'un bonheur mille fois plus grand que celui qu'il avait ambitionné; et enfin, en jetant les yeux autour d'elle, elle ne s'apercevait pas que cet incident changeât plus, en bien ou en mal, son avenir que ne l'avait changé la disparition de M. Théodore, disparition qui, à en croire sa lettre, devait les séparer comme une mort réelle.

Mais ce qu'elle ne devinait pas elle-même, l'innocente enfant, sa mère en avait le pressentiment, et le baron devait le lui révéler. Madame Printemps était une des plus honnêtes femmes

qu'il y eût, ce qui ne l'empêchait pas, quand elle pensait à l'avenir de sa fille, sinon de souhaiter, du moins d'admettre comme une des conditions indispensables au bonheur de son enfant la mort de M. Théodore, de cet homme qui, pour elle, surtout depuis la nuit où on l'avait trouvé mourant sur la route, et où elle avait eu connaissance de ses folies homicides, n'était plus qu'une sorte de bête fauve qui ne savait rendre que le mal en échange du bien. Quant à M. de Mérey, il y allait encore plus franchement que la mère, et il disait depuis longtemps : « Quand donc Sophie sera-t-elle débarrassée de ce mari-là ? » Le baron trouvait, et il l'avait prouvé lors de son duel avec M. Alphonse, qu'autant il y a crime à souhaiter la mort d'un honnête homme, autant il est naturel et juste de désirer la mort des êtres malfaisants, qu'ils le soient par nature ou par volonté. M. Théodore était son neveu; il avait toujours eu de la sympathie ou plutôt de la commisération pour cet être timide, dédaigné, maladif, mais il avait pour Sophie tous les sentiments que cette belle

organisation commandait : l'estime, l'admiration, le dévouement, l'affection la plus pure ; il lui devait son bonheur récent, la régénération de sa vie par l'intelligence des véritables biens de ce monde ; il devait naturellement prendre en haine tout ce qui pouvait attenter au bonheur de la jeune femme.

Or, M. Théodore embarrassait ce bonheur tel que le comprenait le baron. M. de Mérey n'admettait pas, en effet, lui qui aimait si tardivement, que l'existence, et surtout l'existence d'une femme, fût logique, paisible même sans amour. Il était convaincu que tôt ou tard Sophie devait recevoir la révélation de cette nécessité, qu'elle ignorait encore, et que son mari n'était pas capable de lui faire comprendre. Tant que M. Théodore vivrait, la chaste fille resterait dans cette ignorance ou serait forcée de livrer une lutte à son propre cœur, lutte dont elle sortirait certainement victorieuse, mais qui la désenchanterait de la vie. Dans ce dévouement inhérent à la nature de Sophie, son oncle devinait un vague besoin d'amour qui s'ignorait, et

ne se donnait encore ni son véritable nom ni son véritable but. Il fallait donc que Sophie fût en position de disposer librement d'elle-même le jour où elle connaîtrait le dernier mot de ses sensations intimes; il fallait donc qu'elle fût veuve, puisque c'était le seul moyen d'être libre.

Aussi, quand M. de Mérey apprit la maladie, et surtout quand il apprit la mort de son neveu, ne put-il s'empêcher de dire à madame Printemps : « Voilà un grand bonheur pour Sophie. » Madame Printemps qui, si elle ne les exprimait pas de la même façon, n'en était pas moins dans les mêmes idées que le baron, comprit qu'elle avait là un appui certain et un excellent conseil pour établir désormais le bonheur de sa fille plus sûrement qu'elle ne l'avait fait la première fois. Elle ne tarda pas à questionner le baron sur ce sujet, et vit avec joie qu'il faisait pour Sophie les mêmes projets qu'elle.

—Dieu arrange toujours très-bien les affaires des cœurs honnêtes, lui dit-il. Il a accepté le sacrifice de votre fille comme une épreuve, mais

ce sacrifice il ne pouvait avoir la cruauté de le perpétuer. Il veut, comme nous, qu'elle soit heureuse selon son cœur et selon sa nature, dans les conditions de bonheur qu'il a établies lui-même pour la femme. Il faut que Sophie aime un homme digne d'elle, qui l'aime comme elle doit être aimée; qu'elle connaisse les joies de l'épouse, les douces émotions de la mère, les saintes consolations d'une famille née de son amour. De son dévouement à son mari vivant, elle fera un souvenir pour son mari mort; elle n'oubliera jamais cette tombe qu'elle vient de fermer; mais, dans un an, elle se remariera.

— Mais qui épousera-t-elle?

— Qui? Vous le savez aussi bien que moi : un bon et brave cœur qui est déjà de la famille.

— Max, n'est-ce pas?

— Certainement; Max qu'elle aime, sans s'en douter; mais, heureusement, nous sommes là pour nous en apercevoir.

— Mais Max l'aime-t-il?

— Lui?... Il est fou d'elle. Est-ce qu'il peut

en être autrement? Est-ce qu'un homme comme lui, sans cesse en contact avec une femme comme elle, peut ne pas l'aimer? L'avez-vous étudié depuis son retour? Avez-vous vu comme il est triste et pensif? Ne sentez-vous pas, dans cette tristesse et dans cette rêverie, l'émotion d'une âme agitée, d'un amour respectueux et timide? Car il ignore que Sophie l'aime, et, sans nous, peut-être n'oseraient-ils jamais s'avouer leurs sentiments réciproques. Mais heureusement, je vous le répète, nous sommes là. Ces deux enfants s'aimeront beaucoup, longtemps, toujours; ils se marieront, et de cette façon nous ne nous quitterons plus : Catherine sera madame de Mérey, Sophie sera madame Hubert, et vous, vous aurez quatre enfants au lieu d'un, sans compter les enfants de vos enfants, ajouta M. de Mérey.

Ce dernier avait raison. Depuis son retour à la campagne, après une absence de quelques jours, Max n'était plus le même. La tristesse qu'il avait rapportée de son voyage était d'autant plus remarquable, que, pendant les der-

niers jours qui avaient précédé son départ, il avait en plusieurs occasions laissé voir comme le rayonnement extérieur d'une espérance de l'âme, une joie inaccoutumée. Ce changement ne pouvait échapper à Sophie, qui, par une sympathie mystérieuse, prenait part à tout ce qui intéressait Max. Catherine était certainement la confidente de son frère, car Sophie les avait vus plusieurs fois causer longuement ensemble loin de leurs amis. Pendant ces conversations, Catherine serrait la main de Max comme pour lui donner du courage, elle l'embrassait, Max paraissait plus calme, mais, le lendemain, c'était à recommencer.

Sophie voulut connaître ce chagrin. Elle avait le pressentiment qu'elle pouvait y remédier. Aucune consolation ne lui semblait au-dessus de ses forces. Elle résolut d'interroger Catherine. Pourquoi, cette résolution prise, Sophie mit-elle deux jours à l'accomplir? Ne trouva-t-elle pas l'occasion d'entretenir secrètement son amie? Au contraire, cette occasion se présenta dix fois peut-être; mais chaque fois qu'elle

s'approcha de la jeune fille dans l'intention de lui parler de Max, elle se sentit prise d'une émotion inconnue qui ressemblait à de la crainte. Elle paraissait plutôt avoir une confidence à faire qu'une confidence à demander, et elle devint si préoccupée elle-même, que ce fut Catherine qui lui demanda ce qu'elle avait.

Sophie rougit légèrement à cette question.

— Je vous l'avouerai, chère Catherine, lui dit-elle, je vois depuis quelque temps la tristesse de votre frère, et je m'en inquiète d'autant plus, qu'il nous en cache la cause. Je voulais même vous questionner à ce sujet. Voyons, qu'arrive-t-il à Max?

— Il m'a défendu de trahir son secret, sans cela vous le connaîtriez depuis longtemps, chère Sophie.

— Alors je ne vous demande plus rien.

— Mais je veux tout vous dire. Max ne doit pas avoir de secret pour vous. Sachez donc que mon frère aime profondément.

Sophie rougit de nouveau.

— Depuis longtemps? demanda-t-elle.

— Depuis plusieurs années.

Cette fois, Sophie se sentit pâlir.

Catherine remarqua cette pâleur subite.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda-t-elle avec intérêt.

— Rien, chère amie, rien. Et cette jeune fille n'aime pas Max?

— Elle l'aime.

— D'où vient alors la tristesse de votre frère?

— Elle vient de ce que le père de cette jeune fille s'oppose au mariage. Quand Max, grâce à vous, a obtenu la place de M. Théodore, comme le refus du père venait de ce que mon frère n'avait ni position ni fortune, il a eu un moment d'espoir. Il a écrit à Louise, c'est le nom de la jeune fille, qu'il avait une place importante, et que peut-être, à cette nouvelle, son père reviendrait sur son refus. Louise lui a répondu de venir lui-même trouver son père. C'est là que Max est allé dernièrement. Le père n'a voulu entendre à rien. Il a répondu à mon frère qu'une place ne suffisait pas et qu'il fallait à côté de cela une fortune indépendante. La sévérité du

père vient surtout, je crois, de la persévérance de Louise qui, depuis plusieurs années, refuse tous les mariages qu'on lui propose, et tient noblement le serment qu'elle a fait à Max d'être à lui ou de n'être à personne. Ce serment, elle le lui a renouvelé, mais ce père s'obstinera à la refuser à un homme obscur, sans fortune et qui a été simplement chez lui précepteur de son jeune fils. Max a donc perdu tout espoir, et il me disait hier qu'il allait écrire à Louise pour lui rendre sa parole, car il ne se reconnaît pas le droit de disposer ainsi de toute la vie d'une femme. A sa majorité, Louise pourrait forcer son père, sinon à consentir au mariage, du moins à le laisser faire; mais, outre que Louise est une fille respectueuse qui n'oserait probablement pas en venir à de pareils moyens, Max est un honnête homme qui ne saurait ni les lui conseiller ni les accepter. En attendant, il se désespère, et, je le connais, il n'est pas homme à jamais se consoler.

De sa vie Sophie ne s'était sentie aussi émue qu'en écoutant ce récit. C'était bien heureux

que Catherine parlât, car notre héroïne n'eût peut-être pas pu parler. Enfin, elle reprit peu à peu le calme qui lui était habituel, et, questionnant de nouveau Catherine, elle apprit d'elle le nom du père de Louise et le lieu de sa résidence.

Le lendemain, après une nuit sans sommeil, mais le visage rayonnant de la satisfaction d'une victoire intérieure, Sophie prit M. de Mérey à part et lui dit :

— Mon oncle, j'ai un service à vous demander.

— Lequel?

— Celui de m'accompagner dans un petit voyage.

— En quel endroit?

— Peu importe. C'est du bien que nous allons faire.

Le surlendemain, Sophie partit avec le baron, sans que personne, pas même Catherine, soupçonnât la cause de ce départ.

C'était pourtant bien simple. Sophie allait demander au père de Louise la main de sa fille

pour Max, et, comme le père tenait chez son gendre à une fortune indépendante, elle faisait donner à Max, par le baron, à titre de beau-frère, une somme de cent mille francs. Le père n'avait donc plus de raisons de refus, et d'ailleurs comment refuser à une prière de Sophie dont la voix était si pure et si convaincante?

Mais prendre cent mille francs au baron, c'était le ruiner. C'est vrai. Mais ce que Max pouvait accepter de son beau-frère, il ne l'eût pas accepté de Sophie, et, dans tout cela, M. de Mérey ne prêtait que son nom. Sophie lui rendait sur la fortune de M. Théodore, dont elle avait hérité, la somme dont il faisait don à Max.

M. Théodore n'avait-il pas écrit à sa femme : « Comme votre mission sur la terre est de faire le bien, je vous laisse tout ce que je possède pour vous aider à remplir cette mission » ?

N'était-ce pas faire le bien que d'assurer le bonheur d'un cœur aussi noble que Max, surtout quand on lui sacrifiait peut-être des sentiments auprès desquels une somme d'argent, quelle qu'elle fût, était bien peu de chose?

Le baron épousa Catherine et continua de vivre avec elle dans la petite maison de campagne où il l'avait connue.

Max épousa Louise et créa, à Paris, où sa place le forçait de rester, un des salons les plus charmants et les plus spirituels, grâce à ses amis littéraires qui l'avaient aidé à passer les mauvais jours, auxquels il offrait un foyer de nobles entretiens et d'intéressantes discussions, grâce surtout au charme que l'amour de deux jeunes époux faisait rayonner autour d'eux.

Sophie voulut retourner avec sa mère habiter la maison où nous l'avons montrée pour la première fois au commencement de ce livre. Ainsi, le bonheur sépara ceux que le malheur avait réunis. Mais qu'importait? Sophie avait fait son œuvre, elle laissait heureux tous ceux qu'elle avait connus tristes et désenchantés.

Elle rapportait pour elle-même un grand contentement intérieur, une grande force et le souvenir d'un sacrifice inconnu, plus grand que tous ceux pour lesquels quatre personnes la bénissaient tous les jours.

En effet, nul ne connaissait le seul secret que cette âme eût jamais eu.

En revenant du voyage où il l'avait accompagné, le baron, qui n'avait rien deviné, malgré sa science des hommes, des femmes et des choses, disait à madame Printemps, en lui racontant ce qui venait de ce passer :

— Nous nous étions trompés, Sophie n'aimait pas Max. En voici bien la preuve. Non, Sophie n'est pas de ce monde. Nos passions humaines ne l'atteignent pas.

Peut-être M. de Mérey avait-il raison. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'en calmant toutes les misères qu'elle avait rencontrées sur sa route, Sophie y avait contracté l'habitude, le besoin, la passion du bien, passion qui, en effet, n'est guère de ce monde, et, revenue aux lieux où s'était écoulée son enfance, il lui fut impossible de reprendre sa vie au point où elle l'avait laissée. Un sentiment qu'elle avait cru devoir ignorer toujours, et qui ne s'était révélé à elle que pour fournir à son âme l'occasion de donner de son abnégation la preuve la plus sûre, avait

élargi encore sa charité naturelle en retombant et en se répandant sur le cœur où il était né. L'amour que Sophie ne pouvait avoir pour un seul, elle le reporta sur tous. Ne pouvant être à l'homme qu'elle aimait, elle aima l'humanité tout entière à qui elle pouvait appartenir, et ne trouva pas que ce fût trop de cet amour immense pour remplacer un amour individuel. Née décidément pour le bonheur des autres jusqu'au sacrifice du sien inclusivement, Sophie ne se contenta bientôt plus de soigner, de soulager, de guérir les souffrances physiques ou morales qu'elle trouvait par hasard, elle se mit à la recherche de tous ceux qui souffraient.

Comme une apparition céleste, en étendant sa main elle mettait un rayon partout où il y avait une ombre, une espérance partout où il y avait un doute. Enfin, cette charité quotidienne, éternelle, qui était, pour ainsi dire, le revenu inépuisable d'une douleur cachée, Sophie ne tarda pas à l'ériger en mission régulière dont elle n'aurait plus le droit de s'écarter. Elle y dévoua sa jeunesse, son présent, son avenir, toute sa vie en-

fin, en s'interdisant la possibilité de revenir jamais sur cette résolution. Elle prononça les vœux, elle prit le costume des sœurs de cette grande famille humaine dont elle ne faisait plus partie; elle généralisa son amour, elle régularisa son dévouement, et sanctifia ainsi le souvenir qui motivait cette détermination. Le front ceint de la grande coiffe blanche qui verse sur les visages pâles qu'elle couvre une ombre si douce, si harmonieuse, vêtue de la longue robe grise aux plis massifs, aux manches larges, à la ceinture de cuir d'où pendent le chapelet et la croix, Sophie était plus belle qu'elle ne l'avait jamais été, et nul ne voyait venir sans attendrissement, sans reconnaissance, sans respect, cette jeune femme, recueillie comme la prière, calme comme le devoir, poétique comme le souvenir, et qui, répandant partout la consolation, l'espérance et la vie, semblait l'image visible de la saison bienfaisante dont elle portait le nom.

FIN.